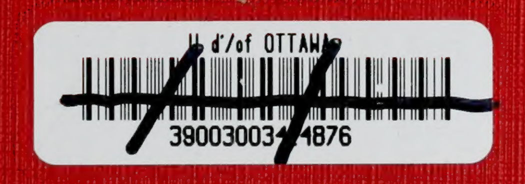

U d'/of OTTAWA
39003003 4876



LÉO LARGUIER

LES ISOLEMENTS

1903-1904

« *Musæ paulo majora canamus* »



PARIS
A. STORCK ET Cᵒ, ÉDITEURS
16, Rue de Condé

MCMV



A

MON AMI

ANTOINE ALBALAT

A ANTOINE ALBALAT

Ceci n'est pas une préface. Je suis trop respectueux des traditions, j'aurais d'abord demandé pardon au lecteur.

Ces quelques lignes ne sont que pour vous, mettons qu'elles accompagnent le livre que je vous offre parce que vous êtes mon ami et un des rares hommes aimant encore les vers.

Les poètes se plaignent toujours que leur temps n'est point à la poésie ; vous qui êtes plus savant que moi, pourriez-vous me dire si c'est le siècle ou les Muses qui boudent? Je ne veux faire ici le procès de personne, mais je connais une source toujours empourprée de digitales qui n'en a pas eu cette année.

Je vous offre ce livre et je le publie avec une profonde émotion, et cette dédicace un peu longue est peut-être un détour

que je vous fais faire avant que vous n'entriez dans ma maison.

J'ai cru longtemps que la patience artistique était la Vérité, mais si la discipline m'apparaît toujours belle et noble, la vie s'est chargée de m'apprendre qu'il y a autre chose que l'art, la patience et la règle.

J'avais voulu cette œuvre calme et telle qu'un beau jour, et comme j'allais me reposer, mon soir fut brusquement troublé par un orage auquel je ne m'attendais pas.

Tant pis si ceux qui passent lisent par dessus votre épaule, tant pis si ce que je pense à présent n'est qu'une opinion comme ma première croyance.

Le métier le plus sûr et la plus parfaite métrique sont des contingences sacrées, mais des contingences, et malgré mon profond respect pour ces moules de cristal que je me garderais bien de casser, j'affirme qu'ils n'ont rien de commun avec la poésie et mon cœur.

J'eusse été plus libre de vous dire dans un poème que le poète est à mes yeux

un divin expiateur dont la grandeur se mesure aux élans de son âme, et j'aurais sans doute trouvé quelques accents émus pour l'excuser de faire entrer une foule dans un endroit caché, dans quelque chose de secret comme une chambre nuptiale.

Adieu, mon ami, je vous laisse tout seul, assis au seuil de cette solitude.

Elle est peuplée d'images qui me sont chères. Vous y entendrez le roseau de mes sylvains, et ne vous étonnez point trop de les voir entrer chez le barbier du bourg, de les voir attablés sous les pampres d'une guinguette, affolant une blonde servante et buvant le vin vieux de l'hôtelier.

Tous les paysages sont sonores de mon pas, et vers les lointains noyés de crépuscule et de brume, vous m'apercevrez sûrement, à la lisière d'un bois d'automne, marchant à côté d'une longue forme blanche qui a reculé pour moi les frontières de la sensibilité poétique et de l'émotion.

L. L.

INSCRIPTION

La forêt est profonde et noire,
Chaque arbre y chante avec amour;
J'ai creusé pour qu'on puisse y boire
Une fontaine au carrefour.

Un orage parfois balance
Les frondaisons pleines d'oiseaux,
J'y sais des coins de grand silence
Où l'on n'entend que les ruisseaux.

Et ce livre est une avalanche
D'azur, de vert, d'ombre et de ciel,
Et chaque strophe est une branche
Que berce un rythme naturel.

Et cette page est à l'orée
De mon livre comme un bouleau,
Où, sous une lune dorée
Couronnant un vague coteau,

Les neuf muses, beau chœur champêtre,
Et deux ægipans en renom
Ont gravé chacun une lettre,
Pour qu'on puisse y lire mon nom.

ÉLÉVATION MATINALE

Dieu m'éveille, il est tôt; les brumes matinales
Noient les pentes encor; de hautes digitales
A cause de la pluie ont poussé près des bois;
Leurs urnes, lourdement, s'inclinent sous le poids
Des frelons endormis, de la froide rosée.
Je suis calme à présent, et devant ma croisée,
Sous la dernière étoile éclairant le verger,
J'élève mon cœur triste et mon âme brisée,
Seul, inconnu de tous comme un pauvre berger.
Pareil aux arbres noirs que la rafale agite,
Tous les vents m'ont battu; j'ai regagné mon gîte,
Moi qui ne croyais plus, j'ai de nouveau prié.
Je suis là maintenant, j'avais tout oublié.
O lignes des coteaux, pierres du seuil, margelles,
Arceaux toujours rouillés qui courbez les tonnelles,
Rebord des toits luisants où des tuiles toujours
Manquent au même endroit, je comprends vos langages.
Vous dites : « Voyageur, retrouves-tu tes jours? »
Ils furent plus légers que ces tendres ombrages,
Que le vent froid d'automne emporte en les roulant.
Les grands chênes royaux, sous la pierre du banc,

Sont à peine, en novembre, un petit tas de feuilles ;
Toi, de tes jours passés, vois ce que tu recueilles ;
Leur cendre même échappe à tes doigts; souvenir,
Amour, bonheur d'un soir, tout finit par mourir.
Nous n'avons pas besoin que ton cœur nous confie
Ce qui l'a tant troublé, nul ne peut fuir la vie,
Seuls passent les chanteurs, mais des mêmes chansons
Les couplets sont pareils et nous les connaissons.
Sois triste et reste ici. Que ta lampe s'allume
Quand l'épaule du mont, énorme et ronde, fume
Sous le faix des grands bois d'où monte une vapeur.
Ne cherche nulle part la joie et le bonheur ;
Fais de cette maison ta chartreuse isolée,
Rappelle ton désir, s'il sort de la vallée,
Comme un mouton têtu qui loin du pré s'enfuit.
Et si tu crois encore aux vers, quand vient la nuit ;
Et quand naît le matin, aux deux heures divines
Où plus haut que le pin, plus haut que les collines,
L'âme humaine a besoin de s'élever, écris.
Au vieil arbre courbé par l'orage surpris
Tu te faisais pareil. Après tant de rafales,
L'arbre peut bien encor, de ses rameaux plus pâles,
Laisser sur le gazon tomber des gouttes d'eau.
Que par toi, chaque goutte et fixée et saisie
Mette un prisme d'argent au bout de chaque vers,
Et loin des vils troupeaux et des plaisirs amers,
Vis, hautain, noble et seul et pour la poésie.

A QUELQUES-UNS

Laissons gronder en bas cet orage irrité
    Qui toujours nous assiège;
Et gardons au-dessus notre tranquillité
    Comme le mont sa neige.

V. Hugo.

Pour déposer le faix de ma mélancolie,
    Au pied d'un roc fendu,
Dans un creux du vallon, sur la terre attiédie,
    Je me suis étendu.

Bleu du ciel traversé de changeantes lumières
    Et de frissons nacrés,
Vent du soir, voyageur entrant par les lisières,
    Traversant les forêts

Que ta chanson emplit pendant que tu chemines,
    Toi que l'on voit, surpris,
Se retirer au loin, derrière les collines,
    Avec un manteau gris.

Points noirs dans l'infini, rapides hirondelles,
    Lierres qui palpitez
Et formez des rideaux et d'obscures tonnelles,
    Arbres des beaux étés,

Pelouse, escaliers verts qui descendez vers l'onde,
Brins d'herbes ignorés,
Au cœur amer cherchant le tumulte du monde,
Et les renoms dorés,

Vous avez enseigné la sagesse et la vie.
Une fleur m'a dit : « Vois,
Je sens bon, et la brise passe, et moi je plie »,
Et m'ont dit les grands bois,

Les vallons et les cieux et les rocs immobiles :
« Nous sommes là toujours,
Tu t'en vas, tu reviens, nous, nous sommes tranquilles
Et pleins de grands amours.

« La feuille croît, le fruit mûrit, la feuille tombe
Dans le sentier caché ;
Ce bloc pensif a l'air d'une pierre de tombe,
Et ce n'est qu'un rocher. »

« Chante, épanouis-toi, m'a dit le haut feuillage,
Avec chaque printemps.
Mais sache supporter la huée et l'orage,
Et l'insulte des vents. »

Et je me suis levé. La lune, large face,
Regardait sur mon toit,
Vous ne me troublez plus, vous pouvez quand je passe
Me désigner du doigt !

JULES MICHELET

1825

A Eugène Prunet.

Un beau jour vers le soir doré s'inclinait bien,
Et je te vois, pensif et jeune historien,
Avec encore devant toi ton œuvre immense.
La vesprée au jardin bleuissait le silence.
C'était au Luxembourg peut-être, et de ton banc
Tu pouvais embrasser d'un coup d'œil, en rêvant,
Le cercle blanc que font les reines sous les arbres.
Des ramiers, lourdement s'enlevaient sur les marbres.
Un grand moine passait t'apportant tout un soir
Naïf, sombre, inquiet du moyen-âge noir.
Le vieux Louvre vivait sur les bords de la Seine,
La berge de tonneaux et de chariots pleine,
Les mascarons du pont, le tumulte des quais,
Les flâneurs, illustraient le poème français

Que tu voulais écrire en ce soir de jeunesse.
Et d'autres visions se levaient ; la maîtresse
Du roi François Ier derrière ses carreaux
Le guettait, tu voyais ses bras larges et beaux
Avec leurs bracelets semés de lis de France.
Les graves échevins marchaient avec prudence ;
De leurs cahiers pendait la médaille d'un scel,
Tandis qu'à son balcon, Étienne Marcel,
Qu'une fille admirait sur la porte d'un bouge,
Rêvait au couchant d'or dans sa casaque rouge.
Ravaillac se sauvait en jetant son couteau.
Le blanc chapeau d'Henri roulait dans le ruisseau,
Puis il pleuvait à verse... Une trompette brève
Sonnait, et tu voyais sur la place de Grève
Des capucins clouant au bûcher l'écriteau...
Un chant de cabaret s'élevait dans l'air chaud :
Il venait de Meudon et du vieux presbytère,
Et c'était Rabelais qui, comme un dieu d'Homère,
Riait aux nobles jours des Renaissances d'or.
Les voitures fuyaient, et tu voyais encor,
Écartant les rideaux de drap cardinalice,
De sa longue main blanche, et trop fine, et trop lisse,
Armand de Richelieu dans sa litière assis,
Et saluant devant le palais Médicis,
Les mousquetaires gris qui baissaient leurs épées.
C'étaient, c'étaient encor d'immenses échappées...
La route de Paris à Versailles, l'éclair
D'un lourd carrosse bleu, majestueux et clair,

Le grand roi regrettant dans sa vieillesse altière
Ses premiers rendez-vous avec la La Vallière,
Son armée avec ses escadres qui rentraient
Lorsque les canonniers à leurs pièces, tiraient
Pour saluer le port, la ville et la victoire.....
Puis une aube de sang sortait de l'ombre noire ;
L'habit noisette de Rousseau dans un sentier
Disparaissait ; argent et or un officier
De Choiseul, au galop, s'enfuyait de Varenne...
Un boucher piétinait le lit blanc de la reine,
Des hommes qui passaient disaient : « Voilà Danton ! »
Le peuple se massait, hagard; qu'attendait-on ?
Un discours de Marat ou des têtes coupées ?
Et soudain, dans le vent soufflaient des épopées,
On s'alignait en ordre et de blonds généraux
De vingt ans entraînaient sous de nouveaux drapeaux,
La nation que tu suivais à la frontière,
Tous les clubs se vidaient... comme une cantinière,
La France, qu'enivrait la rumeur des clairons,
Accompagnait l'armée au trot des escadrons.
D'un laurier de soldat elle couvrait ta tête,
Et tu montais, ô Michelet, dans sa charrette
Près d'un gamin blessé qui battait du tambour.
Et la grande guerrière aux yeux noyés d'amour
Te disait : « Vois, là-bas... c'est la cavalerie
Des princes qui s'enfuit ; entends la sonnerie,
Et l'épique clameur et les longs bruits d'airain
Que font tous ces enfants sans souliers et sans pain. »

Les Marseillaises s'envolaient d'une prairie,
L'écho chantait : « Allons, enfants de la Patrie ! »
Quelque chose de pur descendait chaque nuit,
Et l'ennemi sentait, sous la lune qui luit,
Près d'un lambeau troué flottant sur une pique,
Dans les camps endormis veiller la République...
Puis, le premier consul, debout de bon matin,
Regardait, souriant à son rêve lointain,
Des abeilles venant d'un essaim, égarées,
Se poser sur sa tente, y simulant, dorées,
Petits morceaux vibrants de gloire et de soleil,
L'essaim impérial immobile et vermeil
Qui butine l'hermine au long manteau du sacre.

***

Une lune pâlie en son halo de nacre
Avait l'air de surgir d'un massif vague et noir.
Tu sortais de ton songe et te levais ; le soir
Allumait ses flambeaux au coin des sombres rues,
Et descendait le cours des larges avenues.
Tu rentrais à travers les brumes de Paris,
Et tu longeais les quais, et devant le parvis
De Notre-Dame, ô Michelet, sans vous connaître,
Vous vous croisiez avec Hugo, voyant peut-être,
Dans ses voiles neigeux et ses légers atours,
Passer l'Esméralda qui chantait sur les tours.

V

Voici la vie, elle est monotone et pareille :
Au printemps c'est les prés, en été c'est la treille,
C'est les vallons cachés où l'on entend des voix,
C'est les filles à l'eau, légèrement vêtues,
Les soirs pleins de parfums, de choses inconnues,
C'est le couple amoureux qui gagne les sous-bois.

En automne... Ah ! voici que la treille est rougie !
Et voulez-vous savoir le décor de ma vie ?
Il pleut, je suis assis sous un porche où les eaux
S'égouttent, et je sens l'odeur des feuilles mortes
De l'étable, où je vois dans le cadre des portes,
Les dos mouillés et gris d'un troupeau de pourceaux.

A L'EMPEREUR JULIEN L'APOSTAT

Dans mon jardin sauvage et sous le laurier noir
Où je sculpte les dieux, Julien, par ce beau soir,
Et quoique l'herbe soit humide au pied de l'arbre,
Étendons ton manteau de pourpre, asseyons-nous ;
Vois comme le jour fuit, comme le ciel est doux,
Taciturne rêveur des Olympes de marbre.

Comme toi je commande à quelques légions.
J'ai veillé dans les camps pleins de rébellions,
J'ai forgé chaque glaive et fourbi la cuirasse,
Et mes soldats ce sont, ô divin empereur,
Des vétérans gonflés d'amour et de fureur,
Ce sont les mots, les mots frémissants de ma race.

Ils dorment dans les champs, je vais les éveiller,
Et par un clair matin de gloire ensoleillé
Nous marcherons devant, tels des consuls antiques,
Et mes hordes suivront, et dans leurs rangs serrés
On verra des captifs, mais des captifs sacrés,
Sur des chars triomphaux, entre de hautes piques.

Des lions harnachés de rameaux traîneront
Les Immortels ravis, les déesses, au front
Ruisselant d'ambroisie et de rose jeunesse,
Et mes soldats joyeux s'en iront en rêvant
Devant les yeux de violettes et devant
Les nuques d'ambre et d'or qu'une torsade presse.

Les boucliers seront de splendides miroirs
Où Junon peignera ses profonds cheveux noirs,
Et Cérès passera sur les blés, ô prodige !
Les tristes moissonneurs la connaîtront enfin,
Le beau Dionysos demandera du vin
A Silène endormi pour Vénus Callipyge.

Tous y seront, depuis les dieux majestueux,
Maîtres de l'ordre antique et des lois, jusqu'à ceux
Qui devant un cellier buvaient avec les hommes,
Aimant dans les vergers sonores de leur chant
Les filles dont les yeux noyés par le couchant
Reflétaient un pommier avec toutes ses pommes.

Tous, le pipeur hirsute et les centaures roux
Brisant les thyrses mûrs sous de grands galops fous,
Suants et chevauchés par les brunes bacchantes
Ceintes d'un cep entier et dont les lourds cheveux,
Gerbes fauves croûlant sur leurs larges dos creux,
Cachaient le marbre dur de leurs croupes pesantes.

Nous camperons le soir aux portes des cités.
Et les peuples verront les fraîches nudités
Des naïades allant aux fontaines sonores ;
Les astres monteront aux vastes cieux barrés
Par les hampes de bois hérissant les carrés
De ma cavalerie énorme de centaures.

Des aigles nous suivront en fixant les soleils,
Diane appellera les faons, les cerfs vermeils,
Qui tendent leur ramure et brament à l'orée
D'un bois rouillé d'automne où dort, silencieux,
A l'abri des vents froids et des zéphyrs soyeux,
Un étang sombre où choît la feuillaison dorée.

Va, nous triompherons de la sinistre nuit.
La lune au flanc des rocs qu'elle frappe reluit ;
Et comme des vapeurs légères et confuses,
Vois, des formes là-bas passent, rasant le sol,
Et sur mes vétérans, Julien, vois le vol
D'une victoire d'or guidant le chœur des Muses.

A UNE FILLE EN ROUGE

Grande fille en robe sanglante,
Qui traverse le vieux faubourg,
Par cette soirée éclatante,
Sous l'azur rouge et le ciel lourd,

Es-tu pour le rêveur tranquille
Qui goûte ce pur soir d'été,
Las du travail, las de la ville,
Es-tu la Popularité ?

Ces feuillages dans ta corbeille,
Ces belles roses, ce laurier,
N'en viens-tu pas ceindre, ô vermeille,
Mon front d'apôtre et de guerrier ?

Mais non, tu fuis et le soir passe,
La lune monte et resplendit,
Nulle rumeur n'emplit la place,
Et personne ne m'applaudit.

L'OMBRE

A Jean Hugo.

Il est tard... Ma fenêtre est ouverte à la lune,
Vénus met un point d'or dans la dentelle brune
Que font à ma croisée et pampres et raisins.
Je vois trembler les monts indécis et lointains
Où doit dormir, laissant l'ombre couler des urnes,
Le chœur aux bruns cheveux de ces heures nocturnes.
Un fauteuil à la nuit semble tendre ses bras,
On dirait qu'il attend et, comme je suis las,
Et que je m'assoupis dans la douceur aimable
D'un rêve, et qu'un portrait de Hugo sur ma table
Me fixe, je crois voir sous les pampres, entrer
Avec sa barbe blanche et son grand front sacré,
Et s'asseoir en riant l'ombre de ce vieux maître,
Dans mon fauteuil tout blanc de lune, à la fenêtre.

A UN POËTE

Comme un marin qui n'en peut plus,
Las de l'eau, sinistre et profonde,
Et des grands courants inconnus,
Tu jettes ta rame dans l'onde.

Tu jettes ta plume. Un front lourd
Appesantit ta tête basse,
Tu t'abandonnes, sans amour,
Sentant trembler ta barque lasse.

Ami, je sais que bien souvent,
Le fleuve noir de la pensée
Est battu d'un terrible vent,
Et que notre planche est poussée

Contre des troncs pourris et creux,
Que dans les marais elle échoue,
Qu'elle se heurte aux rocs affreux,
Et que la tempête s'en joue.

Mais, courage et remonte encor
Le courant, et prends garde aux pierres,
Il est là-bas des golfes d'or,
Où rient les Muses familières.

Rame toujours et tu verras,
Ayant de l'eau jusqu'aux chevilles,
Te hélant de leurs divins bras,
La blanche troupe de ces filles.

X

Comme un flot ténébreux entourant une berge,
La mer des livres bat ma chambre et la submerge,
Et je vis au milieu. Sous la lampe qui luit,
Il me semble parfois, quand je trouble la nuit,
En versant dans le creux de l'argile un peu d'huile,
Que cette mer, toujours autour de moi tranquille,
Frémit, et que pareils à de vifs poissons d'or,
Les titres des bouquins brillent. Et ce décor
Me plaît, et j'ai rêvé l'autre soir que l'eau noire
Des livres, cette eau sombre où souvent je vais boire,
Avait fui brusquement et que sur des rocs creux
Et des écueils tranchants quittés par la marée,
Belle tête pâlie et de lune éclairée,
Gisait, dans les varechs qui souillaient ses cheveux,
La Muse aux yeux fermés, aux voiles vaporeux.
Un rameau de laurier restait seul de Virgile,
Platon avait laissé des tablettes d'argile,
Avec ce mot si clair : *Sunium*, et Ronsard
Une coupe ébréchée et Tacite un poignard.

Tout était confondu : camail rouge du Dante,
Lance de don Quichotte et tunique sanglante
D'un héros racinien ; le poète Hugo
Avait laissé la corne jaune d'un sabot
De satyre, et tout près d'un cadavre de femme
Qui tenait dans sa main le tronçon d'une rame,
Une tête de mort avec des chapelets,
Disait que de Flaubert un ermite en prière
Vivait là..... puis plus rien, plus rien que la lumière
De la lune sinistre éclairant les galets...

XI

C'est une sombre nuit houleuse de Shakespeare.
La lune rouge a disparu,
Le vent frappe à la porte et quelqu'un semble rire;
Le vieux saule s'est abattu.

Les sommets pleins de rocs du mont noir sont terribles:
Je sens qu'il se passe là-haut,
Entre les troncs courbés des grands arbres horribles,
Quelque chose qui n'est pas beau.

Le hibou se lamente et son œil rond éclaire
L'ombre funèbre du cyprès,
Je pense à ce que rêve un crapaud solitaire,
Par ce minuit lugubre, auprès

D'une dalle où le nom d'un mort lointain s'efface,
Et je murmure dans ce bruit :
« Seigneur, préservez-moi de la chose qui passe,
Et se promène sous la nuit ! »

FRANÇOIS RABELAIS

A . Charles Verrier.

En pourpoint de velours, laissant ton presbytère
Aux servantes riant dans la blonde lumière
Que tamise au matin le rosier du balcon,
Vieux François Rabelais tu partais de Meudon,
Fouettant ta mule avec de verdoyantes branches.
Dans l'ombre des figuiers brillaient les jambes blanches
Des filles qui cueillaient les fruits sucrés ; l'azur
Était jusqu'à Paris d'un bleu limpide et pur.
Tu laissais ta monture aller boire à la berge,
Tu l'attachais toi-même à l'anneau de l'auberge,
Au cœur de la cité. La truande aux bras nus,
Dédaignant et les clercs et les moines joufflus,
S'asseyait près de toi, rougissante et charmée
Par ta barbe de dieu touffue et parfumée.
Des escholiers passaient, chantaient, chassaient un chien,
On sentait vaguement un air italien,

Et malgré le couvent dont s'éplorait la cloche,
On devinait déjà la Renaissance proche !
Un seigneur lutinait les filles; des rayons
Se brisaient sur un broc ventru; deux papillons
Entraient et voltigeaient un moment sur ta tête,
Et tandis qu'un soldat attachait, ô poète,
A l'âne du laitier un frère capucin
Qui dormait sur le seuil, comme un porc, lourd de vin,
Tu laissais éclater ton rire formidable.
Les buveurs étonnés se retournaient, la table
Pleine de vieux flacons était un riche autel
Où, Titien doré, s'accoudait la servante,
Et tous sentaient frémir la musique éclatante
De la joie où grondait une voix d'Immortel.

PENDANT LA PLUIE

J'ai fermé ma porte à l'orage,
Il pleut fort sur les arbres verts,
Je me sens une âme de sage,
Et rien n'est beau que les beaux vers.

J'accomplis des actions paisibles,
Je range ces compagnons sûrs,
Mes bouquins, et deux vieilles bibles,
Pleines de Juives aux seins durs,

De citernes dans les vallées,
De puits que l'Orient dora,
Et de belles formes voilées :
Judith, Agar ou Séphora.

Je mets avec un air de fête,
— Je crois que l'on va rire haut —
Je mets *la Maison du poète*
Sur un rayon, près de Hugo.

LA PANIQUE DEVANT LES AIGLES

Sur les piques, le vol d'airain des sombres aigles
S'éploie et les forêts, les vignes et les seigles
Des pays asservis les voient passer, le soir,
Dans un ciel de désastre où traîne du sang noir.
Ces oiseaux ont suivi César, Pompée, Auguste;
Rome s'épanouit. L'aïeule de Locuste
Est vierge et rose et joue au pied du Palatin.
Une victoire d'or se pose le matin
Sur le haut Capitole, annonçant des conquêtes.
Les dieux sont beaux; les jours, longs et blancs, sont des fêtes,
On acclame un consul devant ses légions,
Et tandis qu'un couchant aux vaporeux rayons
Caresse Rome au front, endort les massifs d'arbres,
Les temples, les palais, les portiques, les marbres,
Là-bas, vers le Caucase, assis sur le seuil nu
D'une cabane de berger, triste et vaincu,
Mithridate Eupator comme un vieux lion rêve.
Un soir oriental, lourd d'orage, s'achève,

Tous ses soldats sont morts, et profond et hagard,
Sous ses vastes sourcils broussailleux, son regard
Scrute le ciel, cherchant au-dessus de la plaine,
Le vol de bronze lourd de quelque aigle romaine.
Deux chevaux harnachés broutent un buisson vert,
Et sous le toit pourri par la rafale ouvert,
La maîtresse du roi, la grande Hypsicratée
Se lave, et ses reins blancs de la cuirasse ôtée
Ont encore la marque, et sur son dos la nuit
De ses cheveux s'épand, et son corps mouillé luit,
Et la lune impudique entrant dans cette alcôve,
Projette sur le sol l'ombre du vieux fuyard,
Les ombres des chevaux sellés d'un étendard,
Et caresse les seins de la guerrière fauve.

XV

L'émotion parfois déborde tout notre être,
Voyez..., il va pleuvoir, je suis à ma fenêtre,
Il est minuit, un noir massif d'arbres s'endort,
En face, des carreaux brillent comme de l'or.
La femme qui lisait se lève et, dévêtue,
Abandonne un bras blanc, un peu d'épaule nue
A l'air pesant d'orage, et je suis défaillant
Comme si, me penchant derrière elle et tremblant,
Je respirais ses grands cheveux . . . .

L'odeur vineuse
Des pivoines s'alourdissant dans l'urne creuse,
A parfumé ma chambre, et dans mon cœur, ce soir,
Tout est mêlé, tout est confus, le haut ciel noir,
Ces arbres recueillis en attendant l'orage,
Les aromes mourants et cet appel de chien,
Et cette femme caressant son blanc corsage.
Je suis troublé comme un ermite, et ne sais rien!...

LA CAGE

On choisit de flexibles mots,
Plus légers que les jeune branches,
On en fait des corbeilles blanches
Où l'on met des roses à flots.

On croit autour d'une âme sombre,
Palpitant comme un nid d'oiseaux,
Tresser de clairs et blonds réseaux,
Et l'on mêle des vers dans l'ombre,

Comme un vannier courbant le bois ;
Et quand la cage est bien tressée,
Elle est si lourde et si tassée
Qu'on n'entend plus frémir la voix.

Ainsi les vers, les vers rebelles
Sont les barreaux noirs et pressés
De la cellule où nos pensers
Et nos rêves battent des ailes.

A JEAN MORÉAS

Vous me disiez ce qu'à Rozell-Tower,
Rôdant à la brune,
Hugo murmurait aux flots de la mer
D'où montait la lune.

Moi, je le voyais comme un vieux nocher,
A travers la pluie,
Assis et songeant au bout d'un rocher
Que le vent essuie.

Son âme sombrait en d'immenses deuils,
Il marchait dans l'ombre,
L'océan jetait contre les écueils
Son écume sombre.

Tout était fini. Dans le ciel obscur
C'était la nuit noire,
Seul un astre d'or brillait froid et pur,
Celui de la gloire.

Ayant regagné ma chambre à travers
Paris et la brume,
J'ai compris ces mots qui gardent des mers
La triste amertume.

Et je me suis dit dans mon cœur, tout bas :
Du vin et des roses,
Un bras blanc, un brin de clairs mimosas
Sont de belles choses ;

Mais, matins mouillés et jeunesse d'or
Passent comme un rêve,
Et plein de regrets je regarde encor
Un jour qui s'achève.

Et ne trouvant rien dans mes grands déserts
De mélancolie,
Maître, j'ai repris l'étude des vers
Et la poésie.

MENSONGE

J'ai parlé de ma lampe et de ma solitude,
J'ai célébré les nuits que l'on voue à l'étude,
J'ai dit : « La paix du soir qui tombe, un verre d'eau,
Un rayon caressant des livres sur la table,
Voilà les vrais trésors et le bonheur aimable,
Et cela seul est bien et cela seul est beau ! »

Mais peut-être qu'alors, pareil au moine austère
Qui regarde plus loin que le vieux monastère,
Et défaille aux parfums des longs, des tièdes soirs
Dont les ondes charrient des odeurs inconnues,
Je pensais au contour de quelques formes nues,
A la pourpre, aux festins, aux flambeaux, aux miroirs !

PLUIE FRANÇAISE

Il pleut sur les lilas mouillés du Luxembourg,
Mais la pluie est légère et le ciel n'est pas lourd.
Il pleut sur les bassins et les buis des charmilles,
Sur le toit du hangar où quelques jeunes filles
Rêvent en effeuillant des brins de mimosas.
O jardin printanier, vert tendre des lilas !
Que c'est beau cette pluie aimable et parfumée,
Ce vent qui sur les toits taquine la fumée,
Ces reines, ces sylvains, ces humides massifs,
Ce buste de Watteau, cette allée et ces ifs !
Il fait bon et je songe à des bois pleins de fraises.
Vieil hangar ruisselant, ô jeunes voix françaises,
Léontine, Lili, j'entends vos noms frémir,
Je laisse dans mon cœur monter le souvenir,
Et descendre le soir pur et mélancolique.
Près de moi, Michelet, sur le faux banc rustique,
Est ouvert, et je sens l'orgueil d'être en mon temps
Un poète français, dans ce décor antique,
Avec ces filles, cette pluie et ce printemps.

Paris. — Avril.

LE VOYAGE

Je viens à toi, mon lit, galère aux voiles rouges,
Comme le matelot las de courir les bouges
Qui regagne un navire au port ;
Je m'embarque ce soir sur l'océan immense
Des rêves, du sommeil et du vaste silence,
En éteignant mes fanaux d'or.

Je suis las des travaux, des jours et de la terre,
Je suis un passager hautain et solitaire,
Je m'embarque muet et seul ;
La lune a déformé le visage des choses,
Et j'ai par-dessus bord jeté jasmins et roses,
Et suis vêtu d'un blanc linceul.

Partons, la mer nocturne est profonde et tranquille,
Nous lancerons notre ancre aux rivages d'une île,
On m'offrira la royauté,
Et je me marierai sans doute avec deux fées
De goëmons mouillés, de romarins coiffées,
Par un couchant ensanglanté.

Puis nous irons ailleurs avant que soit finie
La noce, et le matin avec mélancolie,
En regrettant ce pur amour,
Et regardant pâlir les dernières étoiles,
Nous appareillerons encore à pleines voiles
Vers les rivages blancs du jour.

PENSÉE

Les jours fuient, je le sais, comme feuilles aux vents,
Les femmes de mon âge ont des enfants qui meurent,
Et sur la mer des jours légers et décevants,
Seuls quelques souvenirs surnagent et demeurent.

Cependant, cependant je crois que nous serions
Fous de crier au ciel notre douleur amère...
Que peut faire aux derniers et déjà froids rayons
Du couchant qui le tue, un regret d'éphémère?...

TIEDES PENSERS

Le vent a tout le jour gardé par le village
Son troupeau de poussière; à présent le feuillage
Est embué de givre, et vaguement mouillé.
Parce qu'il est trop vieux, le sentier est rouillé.
Je sens combien la vie et les choses sont tristes,
Et je songe à des cieux orangés, améthystes,
Sur une ville, au long d'un canal de vermeil.
Le fer des hauts balcons est doré de soleil,
Un plat fume aux bras roux de quelque Brabançonne,
Dans un intérieur tendu de vieux cuir jaune
Où des convives bien vêtus, assis en rond,
Mangent ; je pense encore à quelque midi blond,
Aux vaporeux parfums des eaux et des ramures,
A l'azur immobile au-dessus des cultures,
Aux cueilleuses au cœur touffu des figuiers lourds,
Et dont les voix, se répondant aux fins des jours,
Emplissent les vallons de choses féminines.
Et je songe aux soirs chauds caressant les collines
De Fiesole, où sur l'herbe épaisse des vergers
De citronniers, de pins parasol, d'orangers,

Les robes de satin des dames de Florence
Font des ronds, cependant qu'un cardinal commence
L'histoire d'un vieillard que trompe un capucin.
J'entends rire Boccace et je sens l'air latin,
Et j'aperçois, debout et calculant ses poses,
Sur les trésors croulants d'un grand ciel rougeoyant,
Le conteur revêtu de pourpre, s'appuyant
Contre un tronc de cyprès enguirlandé de roses.

LE MIROIR

Je place comme un prisme au seuil de chaque jour
Pour expliquer le monde
Qui vient s'y refléter, mon cœur pensif et lourd
Où l'harmonie abonde.

Tout m'est lucide et pur et clair comme un cristal,
Que ce soit une fille,
Un vert rideau de lierre, un doux ciel matinal,
Un roc mouillé qui brille.

Et je rapporte tout, que ce soit joie ou deuil,
A la forme choisie
Que j'ai placée ainsi, seule et debout, au seuil,
Des jours qui sont ma vie.

SOIR ORAGEUX

Là-haut, le ciel livide est un vaste bercail
Où le vent, ce berger, parque le noir bétail
Des nuages fuyant dans un tumulte immense.
Ici, c'est le soir lourd d'orage et de silence,
Sur des pays déserts faits de moutonnements,
De croupes, de rochers aux durs herrissements
D'abîmes, de vallons où personne ne passe,
De ravins si cachés, que dans leurs trous s'amasse
Un peu de chaque soir qui tombe avec regrets.
Et moi je suis au pied d'un funèbre cyprès,
Comme un tronc ruiné, comme un roc solitaire,
Béant de regarder vers l'horrible lisière
D'un bois en pente et couronné d'un porche noir
Ouvert sur l'infini, sur les terreurs du soir,
Un arceau dévasté, porte sombre où, peut-être,
Du fond du val empli de terreur, je vais voir
Un être fabuleux, tout à coup, apparaître!

LE PETIT FAUNE

A. J. de Vitrolles.

Plus roux que les feuilles fanées,
Un petit Faune a traversé
La place de Corinthe, et c'est
La veille des Panathénées.

Le soir bleuit. Sous un vieux pin,
Une grande blonde robuste
Fait jaillir, dévoilant son buste,
Le globe pur d'un sein divin,

Elle allaite son enfant brune;
Mais voici que, boîtant un peu,
Le petit satyre à l'œil bleu
Vers ce groupe, au clair de la lune,

Marche en sautant et veut téter,
Et la belle femme rieuse
Lui donne sa gorge neigeuse ;
O nuit corinthienne d'été !

Et derrière l'arbre, une Muse
Admire la femme allaitant,
Sous le pin orphique et chantant,
La face sournoise et camuse.

Et la blonde rêve en sentant
Sur sa ronde poitrine nue,
La barbiche déjà pointue
Et soyeuse de l'Ægipan.

FENÊTRE OUVERTE

A ma fenêtre grimpe un rosier qui l'embaume;
Dans les ondes du soir nage un dernier arome;
Des boutons de jasmin, sur mon seuil effeuillés,
Exhalent doucement leur âme vaporeuse;
Je vois un vol d'oiseau, j'entends la source creuse;
Le vaste bois frémit de ses rameaux mouillés.

La ligne des coteaux se fond dans la lumière ;
Je vois fumer le toit penché d'une chaumière ;
Je vois un cyprès droit, une fille qui vient,
Et tout l'azur du soir tremble autour de sa grâce ;
Elle est grande, elle est blanche, elle rit, elle passe,
Elle est loin, la nuit tombe, il ne reste plus rien !...

Il ne reste plus rien. Mais la lune imminente,
Sans paraître, blanchit le contour d'une pente.
L'étoile à se lever hésite et tremble aussi.
O belle heure, muguets dans un vase de verre,
Jeune tête éblouie, ô passante légère,
Je ne sais pas pourquoi je songe au vieux Vinci !

A DIDEROT, DANS LE FEUILLAGE

Sur les verts marronniers doit s'amasser l'orage.
Vous regardez assis, perdu dans le feuillage,
Ce ciel pommelé se couvrir,
Moi je porte mon cœur, et je vais et je souffre,
Tout courbé sur moi-même et voyant, sombre gouffre,
Mon ciel intérieur noircir.

Ah! Diderot, ah! philosophe! La feuillée
Bat votre front serein, et légère et mouillée,
Tourne une ronde autour de vous.
Je n'aime que les vers et ne vous connais guère,
Et si je reste là près du socle de pierre,
C'est qu'un peu de repos m'est doux,

C'est que vous m'avez plu, caché dans la verdure,
Ayant l'air inquiet de savoir si s'azure
Le soir de mai changeant et gris;
C'est que j'aime surtout le bronze des statues,
Et ces tendres rameaux flattant vos tempes nues;
C'est que surtout, loin de Paris,

J'ai comme vous un vieux fauteuil sous une treille,
Où j'écoute vibrer autour de moi l'abeille,
Dans les grands silences du soir,
En été, quand la pluie à l'horizon voyage,
Et qu'en passant le moissonneur prudent et sage
Me dit : « Il va bientôt pleuvoir. »

Paris, mai, boulevard Saint-Germain.

MUSÆ LUDENTES

Vous vous êtes moqué, mes Muses étoilées,
Du candide rêveur.
J'étais sorti, marchant dans le fond des vallées,
Et cherchant une fleur.

Et je sais maintenant que vous êtes venues,
Car vous avez laissé
Le long parfum troublant de vos épaules nues
Où vous avez passé.

Dans mon vieux cabinet, on dirait, sur mon âme,
Que devant les miroirs,
Haussant ses deux bras nus, une très jeune femme
Peigna ses cheveux noirs.

Vous avez bousculé tous mes livres moroses
Et faussé le loquet;
Ce portrait de Hugo n'était pas là, des roses
Manquent à ce bouquet.

Et peut-être qu'autour de cette table assises
Serrant vos blancs genoux,

Vous frissonniez, sentant les haleines des brises
Sur vos dos creux et doux.

Mon fauteuil a ce soir de divines mollesses,
Et semble tiède encor,
Et j'y sens au dossier toujours dur, ô Déesses,
Vos soyeux cheveux d'or.

LE RÉVEIL AU CHATEAU

Moi que berce au matin la chanson des sonnailles,
Je voudrais une fois seulement m'éveiller
Dans le grand lit royal de Louis, à Versailles,
Un chaud dimanche bleu de la fin de juillet.

J'aurais laissé toutes ouvertes les croisées ;
Solitaire, le parc assoupi rêverait ;
L'orient serait plein de promesses rosées,
Et sur un cadre ovale un rayon poudroîrait.

Sombres massifs, bois noirs, perspectives dorées,
Richesses, fleurs de lys, flambeaux, larges miroirs,
Maîtresses de la cour aux épaules nacrées,
Tout cela dans mon cœur comme l'azur des soirs

Se fondrait, et songeur, sans bouger, l'âme émue,
Regardant sous un if un profil d'Ægipan,
Je serais là, troublé, comme si, demi-nue,
Dans le lit parfumé dormait la Montespan.

L'ERMITE

« Et il venait chaque jour de nouveaux chacals. » (A. France : *Thaïs*).

Je suis pareil au cénobite
Sur le rivage d'une mer;
Voici la lampe de l'ermite,
Les escabeaux, le lit désert.

Je vois parfois de ma cellule,
Quand j'ai fini l'œuvre du jour,
Sur le fond bleu du crépuscule,
Passer les filles de ce bourg.

Roses des cieux, aube vermeille,
Enchantements de l'Orient,
Nuit éblouie où Dieu sommeille,
Je vous contemple en souriant.

Mais, ce soir sous la lune énorme
Qui projette sur le gazon
L'ombre légère d'un vieil orme,
Silencieux, dans ma maison,

Est entré, grave et diabolique,
Un maigre chien pensif et noir,
Qui me fixant d'un œil oblique,
Est devant moi venu s'asseoir.

Et je pense à ce moine austère,
Au bon Paphnuce au fond du val,
A sa cabane solitaire,
A ses longs jours, à ce chacal

Qui le guettait au clair de lune
Pour le péché le plus léger,
Lorsque la nuit comme une brune
Embaumait l'ombre et le verger,

Et les alcôves de feuillages,
Aux mois terribles des étés
Qui peuplaient les rêves des sages
D'asiatiques nudités.

LA FAUSSE ROUTE

A M. Fernand C. de La Fayette.

«... tu, Tityre, lentus in umbra
Formosam resonare doces Amaryllida silvas. »

Virgile.

L'humanité se trompe et manque à ses destins.
C'est à jamais fini des triomphants matins
Dont les couleurs charmaient les cieux mythologiques.
Blancheur des nudités entre les pins orphiques
D'un jardin d'Amathonte, amants dans le blé mûr,
Lorsque l'azur brillait d'un flamboîment plus pur,
Et que Cérès dormait sous les buissons de roses !
Est-il un pan de terre où revivent ces choses ?
Et dans quel bois caché pleure la liberté ?
Le temple est ruiné, l'autel est dévasté,
Le barbare qui paît aux plaines d'Arcadie
Ses moutons ne sait plus la divine élégie
Que chante au souvenir l'ombre grave du soir.
Il pleut sur la mer glauque et tu ne sais plus voir,

O cupide marin, dans un roux crépuscule,
Fumer, entre les pins, le haut bûcher d'Hercule,
Ni la femme d'argent hors des vagues, surgir.
Gagne le port, vends tes poissons, viens t'accroupir
Devant un broc de vin au fond de la taverne,
Car la prostituée et sa pauvre lanterne
Remplacent à présent le jeune corps vermeil
Des naïades riant dans un flot de soleil.
Et vous, ô travailleurs, horde triste et lassée,
Remettez votre outil sur l'épaule blessée,
Et reprenez lugubrement l'œuvre du jour,
Quand vous pourriez être divins, avoir l'amour
Sur vos actes ainsi qu'une aurore éclatante,
Faucher joyeusement un vert gazon en pente,
Boire aux sources des bois, libres et presque nus,
Comme dans Théocrite et comme dans Longus,
Contempler l'azur plein de vives hirondelles,
Rire le soir avec des compagnes plus belles,
Croire entendre du lit tout jonché de jasmins,
Le champêtre pipeau lunaire des sylvains,
Au cœur des arbres noirs, dormants et solitaires,
Ou voir dans le champ clair d'un œil voluptueux,
Tourner la nuit sereine et la ronde des dieux
Battant de leurs pieds blancs la paille de vos aires !

MUSA DECENS

Muse, je te reviens plus pensif et plus las.
J'ai jeté les roses
Qui me couronnaient, et les clairs lilas ;
Les flambeaux sont éteints et mes vitres sont closes,
Et j'ai chassé la volupté.
J'ai vu pâlir Vénus à travers mes croisées.
Quelles nuits d'été,
Lourdes de parfums, moites de rosées !

Dans les miroirs profonds son bras rond et tremblant,
Sa jambe d'ivoire,
Et l'éclat nacré de son grand corps blanc
Brillaient, et dans la nuit j'aurais souvent pu croire
Que, sculpteur fou, j'avais pétri,
Et tiré du bloc froid que figurait ma couche
Ce torse fleuri
Et cette statue à la belle touche !

Le vent du matin vif qui passe au ras des prés,
L'heure violette,
Les souffles marins dans les noirs cyprès
Nous trouvaient attablés à la divine fête,
Avec des roses dans le vin ;
Puis nous dormions jusqu'à la nuit luisante et pure.
Au réveil, ma main
Avait le parfum de sa chevelure.

Mais, Muse, maintenant j'ai devancé le jour,
La fête est finie,
J'ai brisé la coupe et mon seul amour
Est un livre de vers plein de mélancolie.
Blanche aimée, ah ! reviendras-tu ?
Mes mains n'ont plus l'odeur de ces toisons de femme
Ni de ce bras nu,
Nous pouvons encore rallumer la flamme,

Rêver comme autrefois jusqu'au chaste matin
Tout palpitant d'ailes,
Jusqu'à l'heure bleue où monte du thym
Le vol neigeux d'un couple uni de tourterelles.
J'ai lavé mon front et le fard
A poudré le ruisseau qui coule sur le sable ;
N'est-il pas trop tard ?
Veux-tu revenir t'asseoir à ma table ?

LA MONNAIE DU SOLEIL

Le soleil a jeté sur ma table vermeille
Les pièces d'or qu'il frappe en traversant la treille.
Elles brillaient, sans effigie, et j'ai pensé
Que de cet or tremblant par quelque dieu lancé
J'allais payer mon verre aux légères servantes,
Et que ce dernier soir aux lumières mourantes,
Pour passer l'hiver triste et froid, m'avait jeté
Ce soleil monnayé par le couchant d'été.....
Les feuilles vont remplir les fentes de la roche,
Le vent qui voyageait lentement se rapproche,
Et le bois deviendra bientôt silencieux.
La fine pluie autour de mon jardin brumeux
Assiégera bientôt le cristal de ma vitre,
Et par les matins vifs tout saupoudrés de givre,
Les brindilles du sol craqueront sous mes pieds,
Quand avec mon manteau j'irai par les sentiers.

Le soleil dépoli dans le brouillard rougeâtre
Veillera ma maison, et moi, près du vieil âtre
Approchant mes cahiers, ma table et mon fauteuil,
Je laisserai languir les frimas à mon seuil,
Et dans la vaste nuit hivernale où tout sombre :
Bois noirs ne sachant plus si les oiseaux dans l'ombre
Du printemps ont chanté, monts fauves et pelés
Qui regardaient en août les richesses des blés,
Et qui ne voient plus rien vers la sinistre plaine ;
Dans la nuit de l'hiver, moi, d'une âme sereine,
Me souvenant des prés et des moissons encor,
Je graverai de beaux, de larges paysages,
Des profils souriants à travers des feuillages,
O soleil du couchant, sur tes médailles d'or !

LA DÉPOUILLE

Dans le fond d'un ravin caché,
Sous une pierre retenue,
J'ai vu ce soir, la peau velue
De quelque vieux bouc écorché.

Le mystère nous environne;
Qui peut savoir ce que la nuit,
Quand aucun astre au ciel ne luit,
Accomplit dans les bois l'automne?

Était-ce là sous ce roc nu,
La peau d'un bouc ou d'un satyre,
Que nul jamais n'entendait rire,
Et que personne n'avait vu,

Et que les bûcherons qu'abrite
La ramée avaient mis à mort,
Tandis qu'il récitait encor
Quelque morceau de Théocrite?

DE PULCHRITUDINE RERUM

Vous êtes frais et clairs, ruisseaux entre les saules,
Et plus que les yeux bleus vous êtes bleus, azurs,
Et plus que les bras blancs et les blanches épaules,
O lis, vous êtes purs !

Les groseilles des bois qu'ignorent les abeilles,
Jeunes filles du bourg, sont plus vierges que vous,
Et les roses sont plus que vos lèvres vermeilles,
Et leurs parfums plus doux.

J'ai trouvé près d'une eau de hautes digitales,
Je connais des bleuets au pied de murs croulants,
Qui savent des secrets, des lois à rendre pâles
Les plus fameux savants.

Et vous encore, ô pins, ô mélèzes des cimes,
Châtaigniers abritant des bêtes dans vos trous,
Ormes tordus par le vertige des abîmes
Où rêvent les hibous.

Et toi surtout, laurier touffu qui te recueilles,
Lorsque vient des coteaux le vent profond du soir
A qui tu tends, tremblant, et ton bois et tes feuilles,
Et ton vaste front noir.

Vous êtes plus émus, arbres, et plus poètes
Que quelques-uns qui vont en chantant leurs malheurs,
Leurs amours, leurs regrets et qui penchent leurs têtes,
En parlant de leurs cœurs.

LA LIBATION A L'AUTOMNE

Le soleil mourait à travers les arbres;
Comme des oiseaux ses derniers rayons
Semblaient prêts à fuir l'herbe au pied des marbres ;
Le jour s'en allait, nous nous en allions.

Le sol vers les pins était plein d'aiguilles,
Sous les pampres roux de l'estaminet,
Dans leurs voiles noirs attendaient deux filles,
Le chant d'une flûte au loin résonnait.

L'instant était pur, nous voulûmes boire,
Mais des ceps rougis et touchés du vent,
En tourbillonnant, une feuille noire
Tomba dans mon verre empli de vin blanc.

Et moi je laissai la feuille flétrie,
Et levant mon verre à ce soir désert,
Au vieux parc baigné de mélancolie,
Je bus tristement ce vin blanc amer.

Fontainebleau

XXXVII

Je pense aux vieux faubourgs peuplés de courtisanes,
Aux chants des mariniers, aux fêtes atellanes
Aux soirs chauds descendus sur le forum désert,
Aux matins éveillés sur le Tibre et Suburre,
Aux débauchés rentrant lorsque le ciel s'azure,
Aux roses des villas près de la belle mer.

Aux dames qui passaient, aux lourdes têtes brunes,
A tous ces atriums qui rêvaient, à ces lunes
Dont les rayons glaçaient sur la plus haute tour
Du Capitole, à l'heure où la forêt murmure,
Le casque du veilleur, son glaive et son armure,
Et j'évoque avec joie un épique retour,

Un retour triomphant de légions romaines,
Un soir de bronze fauve, avec les capitaines,
L'immobile consul à cheval et lauré,
Les soldats alignés, les aigles dans les piques,
Et les petits marchands aux seuils de leurs boutiques,
Et les autels fumants au flanc d'un mont doré.

Mais je pense surtout à la ville déserte,
A la foule aux remparts, qui dans la plaine verte
Voyait, par un midi brûlant et lourd d'été,
S'avancer les premiers des Barbares immondes,
Tandis que l'on sentait passer en larges ondes
Des rumeurs annonçant le sac de la cité !

XXXVIII

Je m'éveille au milieu d'un vaste jour d'été;
De chaleur défaille un ciel pâle;
Par ma croisée ouverte entre avec la clarté
Le chant prochain d'une cigale.

Je reviens de si loin, des pays du sommeil,
Des océans brumeux du songe,
Que je ne sais pas bien si ce grand jour vermeil
Dore mon rêve et le prolonge.

Je vois un pan de mur qui coupe les cieux bleus,
Frissonnante et claire, une branche
D'olivier se découpe en l'azur vaporeux,
Et je vois chaque feuille blanche.

Un vol palpite au loin. — Victoires ou ramiers ? —
Je ne sais ce que j'imagine,
Et je me crois en Grèce, et j'entends les lauriers
Frémir au vent de Salamine.

Mais, hélas! éveillé, maintenant je vois mieux,
Souvenirs, lointaines années,
Promontoires marins où s'asseyaient les dieux,
Soleils sur les Panathénées!

Je suis un exilé. Voici peuplés de vers
Mes cahiers lourds sur cette table,
Mais voici ma maison, ma source et mes buis verts,
Et voici le parfum aimable

De mes rosiers en fleurs dans le vent du soir pur.
Cette heure est d'un charme tranquille...
Je ne regrette rien, je porte en moi Tibur,
Athènes d'or et la Sicile!

A MOUNET-SULLY

Le soir grave accablait ton désespoir, Œdipe!
Un vert feston de myrte enguirlandait un cippe,
Les monts Thébains tremblaient dans une poudre d'or,
Et des oiseaux passaient plus haut que ce décor.
Malheureux, malheureux!...

Assis sur une pierre,
Dans mon regard tenait l'enceinte tout entière,
Comme un cirque boisé qu'on voit du fond d'un val.
Mais toujours occupé d'un rêve impérial,
Je t'ai laissé partir avec ton Antigone.
Les grands vers n'ont été qu'un peu de vent qui sonne
Dans le pin ignoré qu'un mouton n'entend pas.
Et sous le ciel vineux du soir presque lilas,
Les acclamations montant comme une houle
J'ai longtemps contemplé les gradins et la foule,
Les soldats, les milliers de femmes, entends-tu,
Les milliers de fronts blancs sous le vaste azur nu,

Les milliers de bras frais, de seins gonflant les voiles,
Les milliers d'yeux plus loin de moi que les étoiles,
Les milliers de baisers captifs et tant d'amour
Que malgré ta douleur je suis demeuré sourd,
Et comme un roi vaincu qui se souvient encore,
En mangeant un pain noir et dur dans le désert,
Des fêtes, des banquets où le trouvait l'aurore,
Et des reines aux bords parfumés d'une mer.

Arênes de Nîmes, 26 juillet.

LE TROUPEAU

En des vallons mélancoliques,
Je garde en jouant de grands airs,
Troupeaux vagues et symboliques,
Les mots légers sombres ou clairs.

Après eux je cours sous les saules,
Vers les rivières et parfois
Je vois de neigeuses épaules
Et des linges séchant aux bois.

Il en est de plus indociles
Et de plus vifs que les chevreaux ;
J'en sais qui sont toujours tranquilles,
Et sommeillants au bord des eaux.

J'ai quelques boucs dans cette troupe,
Que l'on voit dans les sentiers creux,
Toujours dressés sur quelque croupe
Marchant toujours au devant d'eux.

Et chaque soir je les rassemble,
A l'heure émue où le coteau
Sous l'étoile s'embrume et tremble ;
Et derrière tout mon troupeau

Je vais très droit et solitaire,
Dans le bruit des piétinements,
Apercevant dans la poussière,
Devant moi, des moutonnements

De dos blancs et de laine noire,
M'arrêtant quelquefois pour voir
Une chèvre qui semble boire
Des étoiles à l'abreuvoir.

ANDROMAQUE

« Ἕκτορ, ἐγὼ δύστηνος! »
(Homère).

Grande esclave royale, éplorée Andromaque,
Cherchant pour y cacher ta vie élégiaque
Le silence et la paix, tu t'es venue asseoir,
Plus pâle dans le deuil de ton long voile noir,
Sur ce banc reculé qu'un vieux myrte décore.
Un rayon défaillant caresse l'herbe encore.
Tu songes aux baisers héroïques d'Hector,
A la lampe d'albâtre, aux têtes des clous d'or
Qui brillaient à ton lit lourd de cèdre et d'ivoire,
Quand la ville dormait mystérieuse et noire,
Et que dans le palais qui regardait le mont,
Vous formiez, noble épouse, aux bras du guerrier blond,
Un groupe radieux comme l'allégorie
De Mars et de Vénus à la bouche fleurie.
Tu songes... Le soir meurt sur les marbres plus blancs,
Et murmure à mi-voix dans les arbres tremblants,

Et l'antique nuit bleue arrive avec son ombre.
Sur le gazon, ton pied sort de ton voile sombre,
Et ta jambe robuste est claire, et ta beauté,
Sous le casque d'airain par la lune argenté,
Fait luire les yeux noirs du soldat immobile,
Taciturne gardien de ce jardin tranquille.
Sans doute que pour lui des parfums inconnus
Montent de tes cheveux et de tes beaux bras nus,
Tu le troubles... il croit, ô malheureuse reine
A la mélancolique et pure majesté,
Que sur ce banc qu'ombrage une branche sereine,
Une immortelle en deuil goûte la nuit d'été.

« . . . . Et me facere poetam
« Pierides; sunt et mihi carmina; me quoque dicunt
« Vatem pastores. »

Virgile (*Bucolique* IX)

Vos voix épouvantaient, ô Maîtres, le silence,
Et le siècle pour vous fut comme une arche immense
Dont l'écho résonnait du bruit que vous faisiez.
On vous montrait d'un doigt orgueilleux, vous alliez.
Chateaubriand, avec sa cargaison d'images,
Voguait et ses amours illustraient les rivages,
Les fleurs de l'Alhambra, les œillets, les jasmins
Que la comtesse avait écrasés dans ses mains
Parfumaient son sommeil et ses rêves encore,
Lorsqu'il dormait au bord de la mer d'Épidaure.
On entendait Hugo rire et chanter, le soir,
Comme l'on entendait sur le Ménale noir,
Le sylvain familier de ces gorges antiques
Charmer de ses pipeaux les nuits mythologiques.
Dont l'azur vaporeux argentait les halliers !
Les mulets à présent broutent les saints lauriers,
Et ce n'est pas la voix qui décroît, mais, stériles,
Les échos dominés par quelques rumeurs viles

Sont impuissants, et nous, pareils à des enfants,
Nous écoutons mourir et sombrer dans les vents
Nos chants que vers à vers une rafale emporte.
Votre orgueil est en nous, pourtant ; quand notre porte
S'ouvre sur le chemin, nous y cherchons en vain
La couronne tressée et le rameau divin,
Et les foules d'où sort une gloire laurée.
Ah ! vous avez senti votre face empourprée
De triomphe, et pareils à de doux empereurs,
Vous commandiez aux mots, vous commandiez aux cœurs,
Et ceux qui vous aimaient auraient fait des armées...

*
* *

L'automne avec le soir passent sous les ramées,
Je suis là, recueilli devant ces voyageurs.
Ma vigne, du pressoir a les rouges couleurs,
Et je me suis assis sur les feuilles sanglantes.
Les frondaisons là-bas élèvent, murmurantes,
Une plainte sans fin de la vigne au coteau,
Le vent plus vif a l'air de couler comme une eau,
Inondant chaque branche, écumant à chaque arbre.
Seul un feston de lierre est vert autour d'un marbre.
Je suis là ; tout m'ignore, et le ciel anxieux
Attend, je le sens bien, l'heure grave et lunaire,
Et j'écoute gronder dans mon cœur solitaire
Un orage éperdu de vers tumultueux.

Les Beaumes, septembre.

XLIII

C'est vrai, j'ai mené le satyre
Chez le barbier qui s'en moquait,
J'ai fait suer Neptune au quai
Et sur le môle de Corcyre.

Chez le vieux maréchal du bourg
Qui travaille sous une treille
Où sans fin bourdonne une abeille,
J'ai conduit à la fin du jour

Mes centaures pour qu'il les ferre;
J'ai mis sur les cheveux dorés
Des Muses dans les bois sacrés,
De naïfs chapeaux de bergère.

J'ai maltraité la majesté
Des dieux et j'ai, sous des tonnelles,
Senti la peau des Immortelles
Parfumée et moite en été.

Mais, j'ai pourtant dans ma prairie,
Sous les lauriers au bord des eaux,
De grands cortèges triomphaux
Qui chanteront sur la Patrie.

HORACE

Horace, je te vois avec ta face rouge.
Tu buvais du vin frais, en été, dans un bouge,
Au seuil des cabarets, et le soleil plus fort
Sur la table de bois jetait des pièces d'or,
A travers la tonnelle. Et sans mélancolie,
Et sans hâte, songeant aux rires de Lydie,
Tu regagnais à pied ta paisible maison,
Regardant s'endormir à l'illustre horizon
Les sept monts empourprés par la gloire de Rome.
Et soupant d'une grive et mangeant une pomme,
Tu soulevais l'amphore où vieillissait le vin
Qu'avait doré l'été d'un consulat lointain.
Poète, je t'admire ; Horace, je t'envie,
Moi qui porte un cœur sombre et pesant dans la vie,
Et tu m'apparais presque un dieu bon et joyeux.
Et je te vois par un soir d'août, voluptueux
Et savant, et cherchant, au coin de la fenêtre,
A ramener un mot fuyant l'ode, ô doux maître,

Comme un ramier tardif qui ne sait plus rentrer,
Et mêlant dans tes vers l'azur du ciel sacré,
Le rire de la blanche et rougissante aimée,
Pour la nuit dévêtue et déjà parfumée,
Les clairs jasmins dans une coupe de cristal,
Les sylvains devinés sous les arbres du val,
Et, là-bas, vaporeux, le berger qui recule
En poussant ses moutons au flanc du Janicule.

XLV

Le bruit des sonnailles s'engouffre
Lent et confus comme un torrent
Dans ces ravins couleur de soufre ;
Escaliers où le soir descend.

Le sentier va sous le branchage ;
On le voit à peine; au contour
S'efface un couple et cette image
Emplit la colline d'amour.

Les nuages passent par bandes
Sur les montagnes que la nuit
Fait plus lointaines et plus grandes ;
A mes pieds une source fuit.

Sur une pente aride et brune,
Quelqu'un semble hisser le bloc
Sanglant et jaune de la lune
Branlante et lourde comme un roc

Qui va crouler, cassant les cimes,
La futaie aux arbres puissants,
Et se briser dans les abîmes,
En morceaux d'or rebondissants.

La nuit même n'est pas tranquille;
Des courants agitent sans fin
Ses ondes noires. Immobile,
Moi je reste au fond du ravin.

Mais comme autour de moi tout passe,
Je sens que cet écoulement
Me mêle aux choses et m'efface,
Et que je vis confusément.

AU BORD DU STYX

Ils sont quelques milliers sur le rivage noir
Du Styx silencieux. C'est sans doute le soir;
Ils étaient ce matin dans leurs maisons fermées,
Puis, dans leurs yeux éteints des formes bien-aimées,
Des verdures, l'azur ont tourné lentement,
Ils sont morts. Une femme, une vierge, un enfant
Ont pleuré... Maintenant c'est l'immense ténèbre,
Et tous attendent là le passage funèbre,
En serrant dans leurs doigts le prix du batelier.
Cette foule se tait. Dans un groupe, un barbier
Dit que sa blonde épouse étendue, à cette heure,
Sur le lit nuptial doit emplir sa demeure
De sanglots, cependant qu'une mouche salit
Les miroirs délaissés devant son établi.
« A moins — dit, ironique, un rhéteur maigre et chauve,
Qu'elle n'attire, nue et blanche, dans l'alcôve,
Sans peur de se piquer, les baisers, essaim d'or
Qui d'une jeune barbe aux lèvres fraîches sort. »

Enfin la barque approche et Charon les appelle,
Il a laissé monter parce qu'elle était belle,
Et bien qu'elle n'eût pas d'obole dans sa main,
Une fille de Rome au front ceint du jasmin.
On cingle vers les bois d'une rive embrumée
Où les morts indécis comme de la fumée
Passent, et le barbier troublé qui voit toujours
Sa femme souriant à la beauté des jours,
Tandis qu'il rame là, se penche afin de boire,
Pour oublier la vie, à l'eau stagnante et noire,

CHANSON

Le soir s'adoucit...
Cette femme est belle;
Ce nuage aussi
Qui passe comme elle !

Son col fin est blanc !...
N'est-elle pas blanche
Cette fleur tremblant
Au bout d'une branche ?

Qui parle du jour ?
Quelle voix soupire ?
Qui croit à l'amour ?
Éclatons de rire !

L'hôtesse aux bras d'or,
Sous ces rouges treilles
Apportez encor
De rondes bouteilles !

LES BEAUX VERS

Vous êtes, ô beaux vers, les plus belles des choses,
Vous êtes de blanches maisons
Aux balcons parfumés d'un faix de larges roses;
Vous êtes de grands horizons

Sur les balancements solennels des feuillages
D'où s'échappent des vols d'oiseaux ;
La nuit rêve sur vous comme sur les villages
Où rentrent de graves troupeaux.

Vous êtes la croisée où sur le ciel qui brille
Plein de rondes de moucherons,
Se détache un profil de rose jeune fille,
Dans un fouillis de liserons.

Vous êtes étendus, grands vers mélancoliques,
Comme des plaines sous le soir.
Et vous avez l'horreur des montagnes antiques,
Et les mystères du bois noir.

Vous êtes plus mouillés que le frais paysage
D'un avril léger et vermeil,
Quand un rideau de pluie à l'horizon voyage,
Tissé de brume et de soleil.

Tout fuit, mais les brebis de l'indolent Tityre
Dans l'églogue paissent toujours,
Et sous une saulaie on peut entendre rire
Amarillys à ses amours.

Parce qu'ils sont assis dans une page écrite
Comme au cœur d'un vieil arbre lourd,
Les bouviers qu'en rêvant aperçut Théocrite
Sont plus vivants que ceux du bourg.

La vendange est finie et dans ma cave basse
La tonne est vide, mais, flacons,
Vous conservez toujours le bon vin blanc qu'Horace
Faisait avec ses muscats blonds.

Vous êtes des sillons égaux où dort la houle
Des épis d'or, des rameaux verts ;
Vous êtes à côté de la vie une foule,
O beau peuple heureux, ô beaux vers !

LE MENSONGE

Comme un globe montant du creux de la vallée
Sur le pays désert et gris de Galilée,
Une lune d'automne oscille dans l'azur,
Et blanchit le ciel doux, mélancolique et pur.
L'horizon violet n'a qu'un petit nuage,
Le vent a balayé la route du village,
Deux filles, en rêvant, viennent de l'abreuvoir,
Et sur leurs seins naissants, le vent plus froid du soir
Plaque leurs voiles blancs et bleus ou les écarte.
L'une dit : « C'est ici la demeure de Marthe,
Le maître y soupe, Agar, voudrais-tu pas le voir ? »
Et son jeune bras nu se tend vers le heurtoir.
Elle pousse la porte ; et, modeste et tranquille,
Est la salle qu'éclaire une lampe d'argile
D'une petite flamme et d'un grand halo d'or.
Les coins sont noirs, on sent du silence qui dort

Et de l'humidité dans l'ombre où sont les cruches.
Des fruits, du pain, des plats sont posés sur les huches,
Et Marthe avec sa sœur se retournent au bruit
De la porte s'ouvrant sur la rue et la nuit,
Sur le bleu des coteaux et sur la lune haute.
D'un attelage au loin qui rentre et qui cahote,
On entend brusquement le roulement profond.
Jésus, qui méditait, n'a pas levé le front.
Il laisse devant lui toute la nourriture,
Une goutte de vin a trempé son eau pure,
Il regarde sans voir les raisins et les plats.
La tête entre ses mains, ses longs doigts délicats
Plongent dans ses cheveux, de son pâle visage
On n'aperçoit qu'un peu de sa barbe sauvage.
Émue et rougissante, et sans quitter des yeux
L'hôte triste et divin, la plus grande des deux
Murmure doucement : « Marthe, je te salue,
Tu me connais, je suis la fille du moulin,
Et ma mère m'envoie et moi je suis venue
Pour t'emprunter ce soir un écheveau de lin. »

AUBE ROMAINE

A Émile Despax.

Vers les plaines l'aube s'azure.
Un pâtre brun qui bâille encor
Traverse avec ses boucs, Suburre
Parfumée et tiède qui dort.

Il va, pesant. Les portes closes
Troublent ses sens mal éveillés,
Sur un seuil des bouquets de roses
S'effeuillent par la nuit mouillés.

Et voici que le dernier bouge,
Où par ce lourd matin d'été
S'éteint une lanterne rouge,
Lui montre son lit dévasté,

Avec deux grandes Campaniennes
Sommeillant dans leurs noirs cheveux,
Tandis qu'aux rameaux bas des frênes
Se balancent des voiles bleus.

Le plus vieux bouc, fauve et lubrique,
Semble presque se réjouir
Et sourit, sylvain ironique,
D'avoir vu les filles dormir.

Et dans le jour levant qui dore
Les sept monts de Rome à la fois,
Le berger se retourne encore
Avant d'entrer dans les sous-bois.

LA MUSE DE L'AUTOMNE

La Muse de l'automne est une belle femme
Rousse avec des raisins dans les cheveux, son âme
Rêve dans ses grands yeux pensifs comme le soir.
Sa tunique est de pourpre avec un feston noir,
Elle montre en marchant ses fortes jambes blanches.
Hier, elle m'apparut quand j'ouvrais sur les branches
Et les pampres rouillés mes carreaux de vermeil.
Elle est entrée avec un rayon de soleil.
Dans mon fauteuil de bois, je la voyais, dorée,
Au bord de la croisée, et sa tête éclairée,
Sur l'azur vague et bleu vaporisant les monts,
Se détachait très nette et ses larges yeux blonds
Reflétaient mes portraits et mes livres d'étude.
Je la voyais ainsi. Dans cette solitude,
Ses sœurs m'ont visité, mais celle de l'avril
Faisait sonner les murs de son chant puéril,
Et celle de l'été courait dans le blé fauve,
Et me troublait, laissant des roses dans l'alcôve,

Et dormait comme dort une riche moisson.
Mais elle, parfumant ma petite maison,
L'emplit de sa beauté recueillie et tranquille.
J'ai devancé le jour. Un calme rayon d'or
Poudroie aux dos noircis des livres de Virgile,
Et j'entends vaguement qu'elle sommeille encor.

G'C. Septembre

LI

L'orage dans le bois vous a toute surprise.
A votre grand chapeau des bouquets effeuillés
Ruissellent, vos cheveux sur votre robe grise
Ont l'humide parfum des feuillages mouillés.

Secouez en riant les gouttes de l'orage.
Vos rubans de velours ont des boules d'argent,
Et vous êtes pour moi comme un site sauvage,
Comme un massif de fleurs sous un azur changeant.

Vous êtes un massif frais de roses trémières,
Et de ces fleurs des prés dont les noms sont jolis,
Un massif d'iris clairs et de douces-amères,
Un rideau de verdure aux corymbes pâlis,

Protégeant le sommeil des légers hoche-queues,
Sur les azeroliers encor tout luisants d'eau,
Et je vois dans le champ de vos prunelles bleues
Tout le ciel délicat qui se remet au beau.

Les Belles Branches. — Septembre.

A GUSTAVE FLAUBERT

C'est l'automne et le soir. Une lune embrumée
Se traîne sur un toit d'où monte la fumée.
Entre des peupliers, sur la Seine, un chaland
Où siffle un marinier passe tranquille et lent,
Et dans ton cabinet je te vois, ô vieux maître,
Regardant les tableaux qu'encadre ta fenêtre.
Une glycine pend à ton balcon mouillé.
J'aperçois ton front nu de cheveux dépouillé,
Ermite pur vivant sous la règle sonore
De l'Art que ton grand cœur mélancolique adore.
O Flaubert plus tenté qu'Antoine, chaque soir
Les mots sortant de l'ombre et de quelque coin noir
Emplissent ta maison de merveilleuses formes.
Les cieux sont éclairés par des astres énormes,
Un pan de mur soudain disparaît et tu vois
Les images dansant aux lisières d'un bois.
Col poli, dos vermeil, une Muse parée
T'apporte des trésors dans sa robe pourprée.

Elle a de l'ambroisie à ses lèvres encor,
Un parfum de laurier dans ses lourds cheveux d'or,
Sur un fauteuil grenat sa longue jambe brille.
Tu travailles heureux... Mais la divine fille
T'abandonne parfois et tu passes la nuit
A vouloir ramener l'infidèle qui fuit.
Mais toujours, le matin, malgré courses arides,
Et mots creux se brisant tels que des urnes vides,
Tu regardes dormir au milieu des coussins,
Cheveux bouclés, et bras d'ivoire et jeunes seins,
Comme la reine de Saba, ta phrase brune.
Ta table est une plaine et ta lampe une lune,
Et tandis qu'elle dort le soleil a monté,
Et vers ton encrier, auge ébréchée et noire,
Les Images s'en vont comme un troupeau dompté,
Silencieusement, l'une après l'autre, boire !

HIVERNAGE

Mon feu rougit les vitres closes,
Pourquoi mon cœur se souvient-il
Des premières brises d'avril,
Des soirs de juin, du sang des roses?

Ma servante vient. Dans les plis
De sa robe sombre elle apporte
Le froid de la Nature morte,
Et des grands horizons pâlis,

Une lune glacée argente
Les ruisseaux durs comme du sel,
Les pins qui dorment dans le gel
De la nuit vive et transparente.

Et n'étaient mes livres dorés,
Ces tableaux et le thé qui fume,
Ce bon feu de bois qui parfume
Ma chambre, et ces murs éclairés,

Je pourrais, tant tout est tranquille,
Tant je suis retiré du bruit,
Croire que je vis une nuit
D'hiver, dans un cloître, en l'an mille.

MARGUERITE DORT SOUS L'HERMINE

1578

L'aube d'un jour d'hiver rougit les toits du Louvre.
Un gros drapier qui bâille à grand fracas, entr'ouvre
Sa porte et son auvent, et grelottant de froid,
Regarde avant d'entrer la fenêtre du roi.
Tout est clos et ses yeux se portent, ironiques,
Au balcon de la reine où les lis héraldiques
Tachent le fer ventru de trois larges points d'or.
« Madame Marguerite est endormie encor »,
Se dit le rustre épais qui sourit comme un faune.
Il range le velours, les ciseaux clairs et l'aune,
Les pièces de satin, les escabeaux de bois,
Mais il songe à la chambre où la brune Valois
Dans la nuit des rideaux, chaude et sombre, sommeille.
Mi-close, sur ses dents, luit sa bouche vermeille
Où paraît palpiter un essaim de baisers ;
Ses souliers de drap d'or au hasard sont posés,

Sa robe de brocart, sa blanche collerette,
Traînent sur un fauteuil ; on ne voit que sa tête,
Car la belle frileuse a caché ses bras nus,
Ses bras ronds d'ambre tiède, et des linges confus
Sur les dossiers sculptés mettent des touches pâles.
Du lit creux sous le flot des hermines royales,
Caverne de parfums, sort un souffle d'amour,
Un souffle calme et frais, étourdissant et lourd,
Et divin souvenir de la nuit, une rose
Grasse comme un sein meurt sur un meuble où repose
Un flacon de cristal teint d'un illustre vin...
Comme un pauvre ægipan sous le toit d'un vieux pin,
Rêve à l'Olympe d'or, à Vénus qui se peigne
Sur sa couche défaite, ainsi, sous son enseigne
Où sont les attributs de son humble métier,
Songe plein de regrets le gros marchand drapier,
Tandis qu'un froid soleil dans l'eau du fleuve saigne.

LV

Au vaste gonflement des manteaux éperdus
Aux vents des altitudes,
L'amertume des cœurs ne se mesure plus,
Laissons les oripeaux et les fronts abattus
Des grandes attitudes.

Pourquoi s'asseoir dans l'herbe au milieu des tombeaux,
Quand on entend la vie
Bourdonner sur les fleurs, dans les bois, sur les eaux?
Pourquoi venir montrer sur de pauvres tréteaux
Notre mélancolie?

Tu sais seul ta douleur, ô mon cœur ignoré ;
Tout te blesse et t'accable,
Tout te fuit : gloire, amis, le visage doré
De l'amour, et la paix du jardin éclairé
Où l'on dresse la table.

Mais, vois, cette tonnelle est un abri bien sûr
Devant l'auberge sombre,
Asseyons-nous, buvons ce verre de vin pur,
Regardons cette lune et ce limpide azur,
Et restons là dans l'ombre.

Et que nul, en passant, ne soupçonne ce soir
Notre immense amertume.
Soyons comme ce toit confus, pesant et noir,
Il abrite du feu, mais on ne peut le voir,
Car à peine s'il fume !

LA MORT CHRÉTIENNE

à Charles Guérin.

Elle est un paysan dont la charpente dure
Est en toute saison recouverte de bure,
Un vieux squelette en blouse avec un chapeau noir.
Sa maison est au fond d'un ravin plein de soir,
Ou sur le mont qu'attriste un éternel nuage,
On ne sait. Cependant tous les noms du village
Sont écrits sur son livre, et posant chaque nuit,
Quand sa lampe rougeâtre éclaire avec ennui,
Dans les os de sa main les os lourds de sa tête,
La mort tourne d'un doigt sec et long de squelette
Les pages, ramassant quelquefois une dent
Sur le livre tombée. Elle sort et le vent
S'apaise et tous les chiens ont peur quand elle passe.
Elle s'assied souvent sur un banc de la place,
Sans faire attention aux bouquets effeuillés
Sur les graviers, autour des fontaines, mouillés.

Parfois une maison repose sous les branches
D'un tilleul, dans la chambre on voit des choses blanches,
Voile de mariée et petits souliers blancs ;
Et c'est ce nid d'amour sous les arbres tremblants
Qu'elle marque. Elle marche et travaille dans l'ombre,
Elle aime le cyprès veillant la fosse sombre,
Elle n'est plus la pâle et grave déité
Que vous aperceviez au ciel ensanglanté,
Soldats de Marathon, héros de Salamine !
Avec les passereaux d'Argos sur la colline,
L'autre volait, ouvrant une antique prison,
Comme une jeune fille au seuil d'une maison,
A Socrate elle offrait la coupe et la ciguë,
Le matin caressait le grain de sa peau nue,
Et vous n'auriez pas eu, philosophes, héros,
Cette sérénité, si la charpente d'os
De notre vieux faucheur vous était apparue
Avec son rire affreux, sa bure et ses sabots.

INSCRIPTION SUR UN LAURIER

O verdoyant laurier, je suis jeune et je t'aime.
Je t'ai planté souvent dans le sol d'un poème,
Tu donnas à mon œuvre un frémissement noir.
Je suis jeune. Pareils aux oiseaux d'un grand soir,
Passereaux, blancs ramiers et vives hirondelles,
Au ciel bleu de mon cœur les vers éploient leurs ailes.
Je t'aime, mais la vie est brève et quand mes vers,
De leurs cieux chaque jour plus vides et déserts,
Tomberont sans chaleur, lorsque ma tête brune
Sera blanche, un beau soir, je viendrai sous la lune
Émonder ton feuillage avec mon vieux couteau,
Et, tranquille, couper sous ma main qui l'abaisse,
O laurier verdoyant, le bâton de vieillesse
Avec lequel on frappe aux portes du tombeau !

SIX HEURES

Six heures en octobre, et la petite place.
Je marche à pas légers sous les arbres moins lourds,
L'azur est violet, une brune enfant passe
Et baisse sous sa cruche un regard de velours.

Le halo de la lune au-dessus des vallées,
Le chant de la fontaine et la belle chaleur
De ces yeux, ces rameaux et ces sombres allées,
Ce ciel empli d'adieux, tout se fond dans mon cœur.

Les moutons dispersés broutent les herbes rases ;
Ne trouverai-je pas, doux comme la saison,
Des mots vaporisés, au lieu des grandes phrases
Dont les talons d'argent sonnent sur le gazon ?

SOIR PAIEN

à Mlle Jenny de la Fayette.

Les montagnes, ce soir, sont pleines de centaures
Qui galopent et rient sous les grands pins sonores,
Pour égayer les satyreaux
Qui mêlent leurs toisons et s'exercent aux luttes,
De vieux faunes barbus d'argent taillent des flûtes
Inégales dans des roseaux.

Au fond du val que baigne un mauve crépuscule,
Las des travaux sanglants et meurtriers, Hercule
Pacifique guide le soc ;
Cérès derrière lui suit la belle charrue,
Et Diane soudain, claire, pudique et nue,
Bondit et brille sur un roc.



Térébinthes, lauriers, sycomores et chênes,
Forment une avenue où sourdent des fontaines,
Où vont les Immortels heureux ;
Et voici que blancheurs timides, à l'orée
D'un vieux bois que rougit une barre pourprée,
Les muses marchent vers les dieux.

Chaque feuille frémit, le bois en pente douce
Accompagne le chœur, leurs pieds blancs sur la mousse
Se posent comme des ramiers,
Le vent de l'hymne passe et soulève leurs voiles,
Et chaque éclat de voix fait monter des étoiles
De l'horizon noir de lauriers !

L'ATTENTE

Je suis comme un soldat qui ne s'est pas battu.
Au-dessus du foyer j'ai cloué mon armure,
Je ne suis pas vainqueur, je ne suis pas vaincu,
J'attends, et chaque soir mon attente est plus dure.

Je suis comme un guerrier anxieux du destin.
Je mange, à peine assis devant ma porte noire,
Je me couche, et je songe, espérant le matin
Trouver dans mon jardin une jeune victoire.

J'attends, mais rien jamais... Parfois tombe un fruit mûr,
Une hirondelle passe, et c'est toute la vie,
Grise de pluie ou bien peinte de vif azur...
Ma vie est triste et noble ainsi qu'une élégie !

II

« Ouvre tes mains et prends ce livre, il est à toi. »

(V. Hugo.)

I

Comme les bois aimés n'étaient plus frais ni verts,
J'allais clore ma porte et ce livre de vers,
Lorsque le petit dieu fit tourner la barrière
Du jardin dévasté qu'égaie un peu de lierre.
L'automne à l'horizon achevait un tableau,
Et l'amour hésitait ; sa main sur ton manteau,
Fermée et dure, était comme une belle rose.
Blanche, élancée, avec cette grâce qui n'ose,
Tu t'avanças au bruit du feuillage rouillé
Jonchant le sol durci du vieux parc dépouillé.
C'était l'heure où du mont la nuit allait descendre.
A mon foyer, criant et crachant dans la cendre,
J'avais des compagnons sinistres quand tu vins.
Ils sont partis, nous sommes seuls, tes yeux divins
Éclairent ma maison et mettent dans ma vie
Un peu plus de noblesse et de mélancolie.
Ah ! Souris-moi ! La lune épie à nos carreaux,
Notre seuil est veillé par deux arbres égaux,

Un nid désert est au-dessus de la fenêtre.
J'ai tant aimé les vers avant de te connaître
Que le bonheur, ce soir, me laisse encor rêveur.
Des muses, désormais tu prends toute la place,
Écoute-les pleurer dans la nuit, ô doux cœur,
Au bord de la fontaine où l'eau d'argent se glace !

II

Hormi les noirs rameaux arrondis en couronne,
Et le petit banc ancien,
Et mes vers pleins de feuilles mortes et d'automne,
On disait que je n'aimais rien.

Maintenant, ô mon cœur, c'est l'éternelle histoire,
C'est la tonnelle et le bras blanc,
C'est la fleur au corsage et le ruban de moire
Qui soutient un chignon tremblant.

De ce qui me fut cher rien n'est resté le même :
Sentiers obscurs, humides bois,
Brises du soir, coteaux, couchants d'or, je vous aime
Plus profondément qu'autrefois.

Notre amour a choisi la saison hivernale,
La vie enclose a plus d'attraits,
La route est blanche et vide et l'étoile est plus pâle,
Nul rossignol ne nous distrait.

Les carreaux dépolis brillent de froide lune.
Ah ! serrons-nous plus près du feu,
En pensant aux vieux pins penchant leur tête brune,
Dans l'azur vif, vaguement bleu.

Tout est mort : les oiseaux, le soleil, le bocage,
Nous sommes seuls, la lampe luit,
Et les blocs des maisons qui forment ce village
Ont l'air de tombes dans la nuit.

Qu'importe cette mort, ces demeures désertes,
Avec leurs lits, leurs pots d'étain,
Leur étable où la chèvre aux lucarnes ouvertes
Fixe un astre froid et lointain,

Puisque cette saison par notre âme est choisie,
Et puisque, ô mon immense amour,
Ici, c'est un printemps aux effluves d'Asie,
Que baigne l'onde d'un beau jour.

III

Quand tu ris, ma maison s'emplit des robes blanches
Que tu portais, enfant, les dimanches d'été
Écrasés d'azur lourd et d'immobiles branches,
De bouquets, de silence et de calme clarté.

Tu devais habiter auprès d'une fontaine,
Tes volets, en juillet, devaient être fermés,
Puisqu'en mon âme passe une fraîcheur sereine
Quand je touche en tremblant tes beaux bras parfumés.

Grande fille surprise au milieu des feuillées
Par l'orage léger d'un soir tiède, ô mon cœur,
Je sais que tu mangeas des framboises mouillées,
Et que tes doigts rougis, c'est avec une fleur

Au calice empli d'eau, tulipe ou gentiane,
Que tu les as lavés, et j'ai vu dans tes yeux
Les lunes que tu vis à travers le platane
Qui tendait à ton toit ses hauts branchages bleus.

Je remonte tes jours, je découvre ta vie,
Comme toi, mon amour, quand par de tristes soirs,
Sur la neige, rieuse et par le froid ravie,
Tu t'amusais jadis à suivre des pas noirs.

LES DEUX FEUILLES

Le vieil hiver de sa main gourde
A touché l'eau des abreuvoirs,
Et sous la glace glauque et lourde
Deux feuilles mettent deux points noirs.

Sur l'eau dure comme les pierres,
La chèvre se penchant plus bas,
Ne comprend plus par quels mystères
La fontaine ne chante pas.

Et pareils aux feuilles captives,
Nos deux cœurs sont pris par l'amour,
Tout a disparu : chansons vives,
Soleil, rayons, chaleur du jour.

Et dans le vieux monde immobile
Comme le blanc bassin glacé,
Nous faisons un rêve tranquille,
Et tout pour nous s'est effacé !

V

Est-ce que tout est mort en cette nuit profonde ?
Il me semble, ô doux cœur, que tout s'est écroulé,
Et que la vie entière, et la joie, et le monde
Finissent à ce vieux volet.

Ah ! qu'est-ce que la lune et les sombres nuages
Qui voyagent d'accord ? qu'est-ce que l'horizon ?
Je ne me souviens plus comment sous les feuillages,
Fumait le toit de ma maison.

D'autres êtres que nous existent-ils encore ?
Peut-être, traversant les pays inconnus
De la nuit et montant vers une grande aurore,
Dans les vastes espaces nus,

La terre nous emporte en silence et dans l'ombre,
Avec ce feu de bois et ces tisons poudreux ;
Venons-nous pas de naître en cette chambre sombre,
Et ne sommes-nous pas des dieux ?

Je ne sais rien, sinon que te voilà, ravie ;
Mes anciens souvenirs, les jours que j'ai passé
A cheminer vers toi, si tu savais, ma vie,
Comme le temps s'est effacé !

Hormis nous, rien n'existe et plus rien ne demeure.
Allons-nous retrouver, si revient le jour d'or,
Les rochers verts de mousse où le filet d'eau pleure
Et les brises claires du nord ?

Allons-nous retrouver les vallons, les fontaines ?
Puisque tes yeux sont bleus, comment seront les cieux ?
Est-ce que du jardin les vasques seront pleines
De feuillages morts et boueux ?

Est-ce que ce sera l'avril aux jeunes roses ?
Quelle aimable saison verdoyante rira
A nos cœurs enchantés, indifférents aux choses,
Lorsque l'aube se lèvera ?

Tout passe autour de nous, la fenêtre est fermée.
Le drame extérieur ne nous attire pas,
Et que nous font vraiment, ma grande bien-aimée,
Ces acteurs et ces bruits de pas !

Parfumée, élancée et blanche, et dévêtue,
Tu foules le tapis plus léger qu'un gazon,
Et je crois que, divine et la gorge mi-nue,
Diane chasse en ma maison.

L'amour bat, apaisé, mon âme radieuse,
Comme les tièdes eaux de ces mers d'Orient
Dont le ressac au pied de la falaise creuse
Baigne un sable fin et brillant.

Pourtant j'ai pu rester longtemps sans te connaître,
Et je n'ignore pas que ce que voit mourir
Le couchant désolé, le matin le voit naître,
Et puis-je croire au souvenir!

Les graviers desséchés dans le ravin aride,
Pensent-ils en juillet aux printanières eaux
Que colorent les cieux pommelés et que ride
L'aile oblique des passereaux?

Et moi qu'ont abreuvé tant de sources fleuries :
Beauté, jeunesse, amour, pourrai-je quelque soir
Me pencher sur le lit de ces ondes taries,
Me pencher tout seul sans rien voir?

LE FOYER DE L'AUBERGE

Le feu vif de l'auberge où, près de moi pressée,
Tu tendais tes deux mains et ta tête glacée,
Dans la salle déserte est éteint sûrement,
Tandis que dans mon âme est un âtre dormant
Où ton beau souvenir se chauffe, bien-aimée!
Et l'église ancienne et toute parfumée
De siècles de silence, et la petite cour
Dont nous longions le mur à la fin de ce jour,
Sous les feuillages morts, les tombes délaissées
Dans leurs grilles de fer, et les ailes lassées
De ce dernier corbeau qui ramait lourdement
Vers la lune, à travers un vieil arbre montant,
Nid d'or de l'oiseau noir dans les ramures nues;
Tout, le vent de la nuit qui balayait les rues,
Ce décor passager, les tristes feuillaisons,
Les pas d'un voyageur sur la route, horizons,
Souvenirs, vols d'oiseaux, désirs, mélancolies,
Tout ce qui fut nos jours, notre joie et nos vies,

Retrouve-le, mon cœur, ici, parmi ces mots !
J'ai rassemblé ces vers ainsi que des fagots;
Qu'ils brûlent à jamais comme en l'hôtellerie
Ce feu qui ravivait le cuivre des vieux pots,
Brûlait devant ta main transparente et rougie.

VII

Peut-être existe-t-il dans mon âme lyrique
Une corde rebelle aux doigts des muses d'or,
Je sens que tu t'émeus et que gronde un cantique,
Mais si je l'entonnais, te reverrais-je encor?

Dis, si de notre amour c'était le chant du cygne?
Si le rêve divin ne durait qu'un beau vers
Où ton nom de cristal monterait dans la ligne
Comme un bleu liseron parmi des rameaux verts?

Pourrais-je même, amie, en un vallon d'automne,
Réciter, cependant qu'à l'horizon dormant
Un bois déjà rouillé tremble et se découronne,
Les vers du *Souvenir* et de l'*Isolement?*

Je sais bien, je sais bien que Dieu donne aux poètes
Le semblant d'un bonheur qu'il retire soudain,
Et qu'ils sont des enfants dont les faces muettes
S'étonnent que 'oiseau qu'ils tenaient dans leur main,

Rapide, à l'horizon où le vieux chaume fume,
S'enfonce lentement, vague et petit point noir,
Tandis qu'ils ont encor une tièdeur de plume
A leurs doigts refermés que va glacer le soir,

Mais je ne puis pas croire, ô ma divine amie,
Que les destins t'envoient ainsi pour animer,
Dans un cœur envahi par la mélancolie,
Quelques vers endormis, que tu ne m'as aimé

Que pour qu'un cri d'un bout à l'autre de mon livre
Retentisse et se mêle au sombre et triste écho
Des sanglots de Musset, lorsqu'il s'en allait ivre,
Par les beaux soirs fiévreux de son affreux Lido,

Titubant et défait, tandis qu'au ciel tragique,
Déclinant longuement et sanglant comme un cœur,
Le soleil s'enfonçait au gouffre Adriatique,
Pareil à son amour plongeant dans la douleur !

LA RETRAITE

Je sais un ermitage au fond d'une avenue...
A son seuil ruiné pousse une herbe inconnue,
Les lierres ont fermé les antiques volets,
Le toit ne fume plus; châtaigniers, pins, érables,
Veillent sur le repos de ces murs vénérables,
Cachant les horizons trop nus et désolés.

C'est le nid solitaire où s'abrita ma race.
Le bonheur est pour moi d'avoir un peu de place
A tes côtés, partons, que tardons-nous encor ?
Si le berceau des miens devenait notre asile,
Nous serions loin de tout et comme dans une île,
Qu'attendons-nous vraiment pour rejoindre ce port ?

Les saisons passeraient sur les fronts des vieux chênes,
Nous nous prendrions les mains, quand, devant nos fontaines
Soupant sous un berceau de pampres et d'osiers,
Dans le couchant empli de rougeurs et de branches,
Le premier vent d'été gonflant les nappes blanches
Viendrait nous apporter un parfum de fraisiers.

Quand à cause du soir, des feuilles, de l'automne,
Il n'est plus de sentier sous les bois que couronne
Un ciel où les oiseaux fuient comme des adieux,
Nous rentrerions au crépuscule, ô mon aimée,
Suivis par les longs bruits de la triste ramée,
Couchée au sol trempé par les vents pluvieux.

Le soleil du matin éveillant le feuillage,
Ruisselant et mouillé par une nuit d'orage,
La première pervenche et les premiers raisins,
Le dernier feu d'avril et sa mélancolie,
Seraient, ô mon amour, de notre aimable vie
Les grands événements émouvants et divins.

Et si la mort, malgré cette retraite sûre,
Devant le banc du seuil que la rosée azure
Nous surprenait un soir, côte à côte, à jamais
Nous nous endormirions sous la mauve sauvage,
Contre le mur croulant qui clôt cet ermitage
Où nous aurions passé dans la joie et la paix.

A UN AMI, PENDANT UNE ABSENCE

Tu me disais : « Souris, reprends goût à la vie,
Vois ces roses, l'averse a rafraîchi leur chair,
Ne marche pas penché sur ta mélancolie
Comme un enfant cherchant des fleurs sur le pré clair.

Il est encor de belles heures ; la lumière
Du printemps embaumé baigne les rameaux verts,
Un toit fume là-bas, vois, il est noir de lierre ;
Toi qui savais jadis, écris encor des vers.

Ta tristesse va fuir comme cette fumée,
Tu venais chaque soir, calme et seul, autrefois,
Rêver en souriant sous la sombre ramée... »
Et je t'ai répondu : « Ces roses je les vois,

Le toit fume, il a plu dans la nuit, sur la route,
Et peut-être aurons-nous des raisins et du blé,
Je prends goût à la vie et sais des vers, écoute :
« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. »

LORSQUE JE SERAI VIEUX

Lorsque je serai vieux et qu'illustre poète,
En marchant lentement j'inclinerai ma tête,
Ne songeant qu'à mes vers qui m'accompagneront
Comme un essaim doré bourdonnant sur mon front,
Où seras-tu, que feras-tu, ma grande aimée ?
Au soir de ma journée et de ma renommée,
J'irai triste et pensif, sentant qu'il se fait tard,
Et suivant d'un regard désolé de vieillard,
Quelque enfant de vingt ans qui passera, légère,
Avec un chapeau blanc tout fleuri de bergère,
Semblable à celui-là que tu portais parfois.
Je reverrai la route, et l'auberge, et les bois,
Dis, et je referai cet automnal voyage.
Je peuplerai de mes regrets ce vieux village
Où nous vécûmes quelques jours, ô souvenir !
Être riche de tant de choses et mourir,
Quand toujours après nous refleurira la rose !
Mon amour, mon amour, devant ma porte close,
Je m'assiérai tout seul et, le regard perdu,
Considérant ma vie éteinte et le soir nu,

Sur le banc du jardin où septembre recueille
Et la première pluie et la première feuille
Qui tombe de la treille ainsi qu'un oiseau mort,
Je revivrai les jours de cet automne encor.
Rien ne m'échappera, mais pour revoir ta robe,
Ton bracelet à ton bras rond brillant dans l'aube,
Lorsque tu repoussais les petits volets verts
Sur les pampres de rouille et de gouttes couverts,
Pour revoir ton sourire et cette boucle brune
Qui cachait ton beau front, dans le plein clair de lune,
Vieux, illustre et prostré devant mes soirs déserts,
Je donnerais ma part de renom dans l'histoire
Des hommes dont le cœur fut un rucher de vers,
Et ce laurier flétri que me ceignit la gloire !

XI

Te souviens-tu du presbytère,
Cet automne qu'il pleuvait tant ?
Seule était sèche un peu de terre
Sous le bois vermoulu d'un banc.

Ta robe claire était mouillée,
Tes dents brillaient, j'étais heureux,
Sous la vigne rouge effeuillée
Nous étions abrités tous deux.

Au poirier pendait une branche;
Oublié, quelque muscat blond
Tendait encor sa grappe blanche
Où vibrait le dernier frelon.

Tu me montrais par la fenêtre,
A côté d'un verre de vin,
Le chapeau du paisible maître
De ces vieux murs, de ce jardin.

O doux nid, ô retraite ombreuse !
Comme j'aurais voulu toujours
Vivre là dans cette chartreuse,
Cachant ma vie et nos amours.

Car malgré tout, ô mon amie,
Le bonheur existe ici-bas,
Il tient sous la treille endormie,
Il tient à l'ombre d'un lilas,

Mais on passe... Oh ! le simple asile,
Le jardin et l'humide soir,
Oh ! le presbytère tranquille,
Avec son toit doux, pauvre et noir !

XII

Les grands arbres d'été qu'assaillent les grêlons
Demeurent clairs et beaux mais quand penchant leurs fronts,
Un brusque assaut du vent rebrousse les feuillées,
Dans leur verdure, on voit quelques branches rouillées,
Et moi je suis pareil à ces arbres. L'amour
Comme un été divin m'enchante chaque jour,
Mais je sens par moment, ô blanche jeune femme,
Quelque chose qui tombe et qui meurt dans mon âme
Je trouve à mon bonheur un goût de souvenir.
Je vois passer l'instant et veux le retenir,
Et je mêle au présent fugitif de ma vie
L'amertume et le deuil des regrets à venir,
O future douleur, vague mélancolie !

LA FONTAINE

Toujours ce bruit d'eau froide est dans mon souvenir.
Je l'entendis longtemps en t'écoutant dormir,
Seul et pur au milieu du silence lunaire.
Je l'entendis à mon réveil, et l'aube claire
Mêlait une chanson matinale d'oiseau
A la mélancolie éternelle de l'eau.
Et lorsque vint le soir emplissant nos deux âmes
De longs regrets, quand vint le soir, quand nous quittâmes
L'auberge, traversant la cour sous la clarté
De la lune montant avec sérénité
Dans le ciel pommelé d'une nuit de novembre,
Je l'entendis encor.
Aux carreaux de la chambre
Une servante avec sa lampe dans la main
Nous regardait sombrer vers le noir du chemin.
Voyageuse d'un jour, tu n'es pas revenue
Écouter ce bruit d'eau dans la cour blanche et nue,
Sous le silence froid de l'éther étoilé.
Mais moi, depuis ce soir de départ et d'automne
Toujours, j'entends toujours le chant inconsolé
Qu'élevait longuement la source monotone.

XIV

Je ne regrette pas les soleils de Venise,
Ni les tièdes vergers
Où souffle mollement l'haleine de la brise
Parmi les orangers.

Je n'ai point avec toi voulu dans les lumières
Voir Florence ou Tibur
Ni dormir dans le cloître où des roses trémières
Défaillent sur un mur ;

Je ne te rêve pas en litière dorée,
Laissant pendre une main,
Cependant que, pâli dans ma robe pourprée
De proconsul romain,

Je murmure à mi-voix : « Mon amour, ma divine »
En regardant parfois
Des chapiteaux blanchis couronnant la colline
Au-dessus des grands bois.

Tandis que les rayons sur la place publique,
Et la poudre du jour
Magnifient la splendeur du crépuscule antique
Où passe notre amour.

Non, non. La pluie au sol cloue, automnale et sombre,
Les feuilles ; tout est gris,
Nous sommes accoudés à ce balcon plein d'ombre
Au milieu de Paris.

Je presse au bruit confus de l'averse qui chante
Ton beau bras que je tiens,
Et je n'ai pas besoin des jardins d'Agrigente
Ni des soirs corinthiens !

LA PEUR DU LAC

Amie, éloignons-nous de ce lac solitaire
Qui bat silencieux et sa coupe de terre,
Et les tristes roseaux peuplant ses bords déserts.
Malgré toi je ne puis oublier certains vers.
J'ai peur du « Lac », j'ai peur de ce « Vallon » d'automne
D'où s'élève à jamais la plainte monotone
D'un cœur mal résigné qui vit l'amour finir.
Mais surtout, ô surtout, j'ai peur du « Souvenir »,
C'est du bonheur qui fuit entre ses lignes sombres,
J'y vois, penchant leur front, s'y séparer deux ombres,
J'y vois encor, j'y vois toujours, aux derniers mots
Un homme aux blonds cheveux qui retient ses sanglots,
Courbé sur l'âtre éteint de quelque maison morte
Dont l'infidèle vient de refermer la porte.
Pardonne-moi, j'ai peur, portons ailleurs nos pas.
Cette barque est trop vieille et ne voguerait pas,
Elle n'a qu'une place et la rame est perdue,
Viens-t'en, trop de fraîcheur monte du lac, ce soir,
Ton écharpe est légère et ton épaule est nue,
Et la lune d'argent est déjà descendue
De l'horizon nocturne au fond du bassin noir.

XVI

Malgré que ce lilas soit vert
Fraîche encore une brise passe,
Nous sommes assis sur la place
De ce vieux village désert.

*
* *

La nuit en astres est fertile,
Mais le vent souffle sur tes doigts,
Et ta main est sèche et je crois
Que je tiens une main d'argile.

XVII

« Ce poète, disaient-ils tous, est recueilli,
Il contemple le soir, il est tranquille, il lit,
Un rayon fait flotter sur son vieux Lamartine
D'un rameau de laurier l'ombre épaisse et divine,
Du monde qui l'entoure il ne fait aucun cas ;
On l'a vu qui trempait dans le sang des muscats
Sa plume, pour écrire à ses treilles chargées
Un poème feuillu de strophes ombragées.
Il est calme, l'amour ne l'a point visité,
Il est grave et hautain ; sa fenêtre, en été,
Ne s'ouvre qu'à la nuit, il allume sa lampe
Quand la lune du mont blanchit l'antique rampe.
Est-ce qu'on l'a blessé qu'il rêve ainsi tout seul,
Ne souriant jamais, lorsque sous le tilleul
Qui regarde sur l'eau ses feuilles en allées,
Il rencontre, le soir, les filles des vallées ?... »

. . . .

— Mets ta main sur mon cœur, mon amie, et dis-moi
S'il est vrai que toujours, sans trouble et sans émoi,
Je sois dans ma maison le même solitaire,
Attentif aux rumeurs qu'ici-bas peuvent faire

La gloire et le renom qui des vers assemblés
S'élèvent dans le ciel, comme montent des blés
Les passereaux légers et les lourdes colombes
Qu'attirent les cyprès et les pierres des tombes.
Je ne sais pas répondre ô mon amour, dis-leur :

« Ce n'est plus un poète. Il est un peu rêveur,
Mais c'est à moi qu'il pense,
Et s'il écrit jamais, ce sera de son cœur
Que viendra la cadence.

« La muse qu'il aimait parfois guette là-bas
Aux lisières des branches ;
Je la vis quand je vins, mais elle n'avait pas
Mes belles formes blanches.

« Moi, je n'ai pas de livre et ne sais point de vers,
Mais je sais une chose,
C'est que, sur l'eau d'argent et sous les arceaux verts,
Quand s'incline une rose,

« Le cristal du bassin peut bien la réfléchir
Exacte et colorée,
Ce n'est qu'une apparence et le vent peut ternir
Cette rose mirée.

« Ainsi l'onde d'un vers où tremble avec amour
La plus parfaite image,
Ne vaut pas le rayon de cette fin de jour
Sur mon jeune visage ».

*
* *

Réponds-leur, mon amie, et ferme les volets
Afin que nous soyons de tous plus isolés.
Si l'on veut, qu'on m'oublie et qu'on me laisse vivre.
Cette coupe de verre et ces gerbes de fleurs,
Mettons-les sur la table à la place du livre.
Dis, mais es-tu bien sûre au moins que sous le givre
Des étoiles, ce soir, ce ne sont point les pleurs
De la Muse par toi de ma maison chassée ?
Elle me consola quand rien ne m'était doux ;
Nous lui ferionsun lit sous les toits, loin de nous,
A cause du vent triste et de l'ombre glacée.

LE MORCEAU DE PAIN

Sais-tu ce que j'ai fait le soir épouvantable
Où tu n'es pas venue ? Après que sur ma table,
La servante en silence eut disposé le pain,
Les flacons de cristal, et les plats et le vin,
Les narcisses qui te sont chers près de la lampe,
J'ai regardé longtemps l'ombre baignant la rampe
Des coteaux où tremblait comme un feu de berger
Un astre froid, brillant d'un éclat étranger.
J'ai jeté le repas. Sur une haute branche,
A flotté dans la nuit la large nappe blanche,
Linge sanglant taché par le vin répandu.
J'ai laissé dans mes mains retomber mon front nu,
Mon cœur s'est écroulé comme un mur, et dans l'ombre
Où, las de t'espérer s'éteignait un feu sombre,
J'ai pris dans un coffret un morceau vieux et gris
Du premier pain qu'un soir avec moi tu rompis.
Les jours en avaient fait une cendre durcie,
Je l'ai mangé trempé de mes pleurs, lentement,
Son goût était terrible. O funèbre aliment
Dont j'ai nourri ma veille et ma mélancolie !

XIX

Tu m'as dit qu'en passant, du doigt on t'a montrée,
Laisse, ne t'émeus pas de ce geste, ô dorée !
Il veut dire : Voici celle qui maintenant
Porte le grand manteau pourpre, noble et traînant
Du poète exilé dans une sombre étude.
Elle seule a la clef de cette solitude.
Il a sur le chemin clos ses petits volets,
Nul ne l'a vu depuis l'hiver ; déjà les blés
Se dorent dans l'air roux tout pétri de lumière
Et c'est elle qu'il aime, et muse familière,
Elle doit s'accouder avec ses beaux bras nus
Sur des cahiers fermés où des vers inconnus
Bourdonnent dans la nuit de sa demeure close.
Regardez, elle est grande et fière, elle est sa rose.
Elle va le revoir, et devant sa maison,
Il l'attend, anxieux, lui qui, vers l'horizon,
Ne guettait que la gloire attachant ses sandales.
Et voyez, aux rubans de la claire saison
Qui nouent à son chapeau des passeroses pâles,
Elle porte, brillant d'un vif éclat guerrier,
Quelques feuilles du pur, de l'illustre laurier.

XX

Tu t'en iras aussi je le sais, tout m'enseigne :
Ce ciel chargé d'adieux où le nuage saigne
Et vogue vers la nuit, ces feuillages, ces fleurs,
Ces tristes eaux fuyant les brins d'herbes en pleurs,
Ce vent qui froisse un peu les lourdes retombées
Des lierres et s'en va souffler sur les flambées
Des branches que l'on brûle, et cet astre et ce jour,
Tout m'enseigne et me dit que le bonheur est court,
Que le matin n'est plus qu'un tas d'heures sonnées,
Que nous accompagnons le convoi des années,
Que je suivrai demain le convoi de l'amour.
Et pourtant, crois-tu donc, voyageuse divine,
Qu'à jamais plein de toi, mon cœur puisse oublier
Les moments d'abandon où ta tête s'incline
Sur mon bras, comme au vent qui descend la colline
Une rose penchée embaumant le rosier ?
Crois-tu que j'oublierai ta longue forme brune,
Quand tu viens t'accouder au balcon blanc de lune,

Plus lourde de parfums que l'urne des jasmins ?
Que je ne verrai plus ces rayons sur tes mains,
Ces rayons de la nuit sur ta tête pâlie,
Ta gorge, ma colombe, et la mélancolie
De l'azur traversé de larges frissons bleus,
Et ces ondes d'amour plus vagues et plus belles,
Qui courent dans le champ infini de tes yeux,
Et baignent par moments le ciel de tes prunelles ?
Nous n'avons pas en vain, dans les bois dépouillés,
Marché sous les arceaux des grands arbres rouillés ;
Je sais comment tu dors, car tu t'es endormie
Souvent sur mon épaule, ô ma plus chère amie,
Et dans mon cœur, miroir que rien ne peut ternir,
Revit fidèlement le moindre souvenir.
Va, si jamais tu pars ce n'est point tout entière,
Mes jours sont lourds des tiens et pour longtemps encor,
Et tu remplis ma vie ainsi qu'une rivière
Emplit son lit profond jusqu'aux herbes du bord.
Et laisse en s'en allant aux terres riveraines,
Entre la digitale et les grands roseaux d'or,
Des ruisseaux de cristal et de vives fontaines !

XXI

Ainsi, le voyageur qui dans son court passage,
Se repose un moment à l'abri du vallon,
Sous l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage,
Avant que de partir aime à graver son nom.

(Lamartine. — *A Elvire.*)

Tu vaux par les échos de mon cœur, maintenant.
Tu t'arrêtas un soir sous cette arche isolée,
J'ai dépouillé mon front de son laurier tremblant
Pour ta belle tête voilée.

Je ne veux pas savoir les routes que tu pris
Pour venir, et Pétrarque écrivant à l'aurore
Ne put jamais penser qu'un vieillard eût surpris
Un batelier riant à Laure.

Domine de mes jours le plus parfait matin,
Grande image de neige et de roses pétrie,
Que ta voix à jamais s'élève du jardin
D'une page à jamais fleurie !

Désormais, tu ne peux descendre sans déchoir
Des degrés que pour toi j'ai taillés dans la pierre,
Ni te lever du siège où je t'ai fait asseoir
Plus mélancolique et plus fière.

Tu ne peux arracher ma couronne et mes fleurs,
Écoute autour de toi battre mes strophes blanches,
Deux chœurs te suivent, l'un est secoué de pleurs,
L'autre agite de vertes branches.

A jamais tu me suis vers l'Immortalité,
Ou vers l'oubli funèbre où sombre la mémoire
Des poètes trop las qui n'ont pas su chanter,
Et n'ont pas connu la victoire.

Demeure près de moi sous ces lauriers amers,
Et comme sur un roc au fond de la vallée,
Cache les pieds pesants et sombres de mes vers
De ta robe bleue étalée !

XXII

Le poète Ronsard, par les couchants royaux
Qui de la Loire d'or teignaient les riches eaux,
S'accoudait pour rêver aux terrasses valoises.
La brise qui sortait d'un bois plein de framboises
Emportait le doux nom qu'il murmurait tout bas.
« Mignonne » disait-il, et l'odeur des lilas,
Musicale harmonie agréable et fleurie,
Se mêlait aux beaux vers qu'il faisait pour Marie.
Maintenant, sous la mauve et sous les myrtes verts,
L'amante qui riait aux caresses des vers
Et celui qui les fit ne sont que poudre fine.
Nous passerons comme eux. Tout s'efface et s'incline
Vers la mort, tu verras se faner chaque jour.
Tant d'êtres avant nous ont aimé ! Notre amour
N'est qu'un rapide accord de vastes symphonies,
Comme ta jeune grâce et comme nos deux vies.
Et pourtant cette mort ne m'épouvante pas.
Il est bien naturel lorsqu'on est vieux et las

De voir tomber le soir et de marcher dans l'ombre.
La mort que je redoute est plus triste et plus sombre,
Elle brise les cœurs, elle pourrait venir....
Taisons-nous, elle rôde et viendrait nous surprendre,
Et moi je ne veux pas n'avoir qu'un souvenir
Plus amer qu'à ma bouche un verre plein de cendre !

LE VOYAGE

Nous voici de nouveau. C'est le même voyage,
Le tendre ciel du soir berce un petit nuage.
Que ce voyage est beau !
Viens, je veux tout revoir, depuis l'antique auberge.
Et les sentiers cachés jusqu'aux troncs de la berge
Nous voici de nouveau.

Dans ce printemps naissant retrouvons notre automne.
Entends.,. de ce bassin s'élève, monotone,
La chanson de cette eau ;
Écoute... Un chariot frôle en passant la borne...
Vois... La lune pâlie, en oscillant s'écorne
Aux rochers du coteau.

Tu coupas autrefois un rameau de ce lierre,
Moi, je me suis assis sur cette sombre pierre,
O doux cœur, pour ôter
Une ronce accrochée à ta robe traînante,
Et voici le sentier, le vieux sentier en pente
Où tu voulus monter.

Chaque chose est restée où nous l'avions laissée.
Voici la cour humide et l'église glacée,
Le tombeau délaissé
Sous un rideau de mauve et de lourde glycine,
Oh! comme ce village au pied de la colline
A gardé le passé!

Je croyais que jamais au même endroit du monde
Ne revient le bonheur. Je croyais que cette onde
Où tu trempas tes mains
Était plus loin de moi qu'une lune sombrée,
Et ce soir je revois ton image adorée
Dans ces mêmes chemins.

Je ne puis plus porter la soirée alourdie
De trop de souvenirs et de mélancolie,
Car l'instant qui nous fuit
Se gonfle du beau poids d'une saison sonnée,
Comme un muscat nourri des soleils d'une année
Se gonfle dans la nuit.

Pèse, pèse plus fort sur mon bras qui défaille
De soutenir, doux cœur, le fardeau de ta taille
Qui s'abandonne bien;
Vers la maison d'un jour où nous nous abritâmes
Rentrons, nous souperons où jadis nous soupâms,
Près de l'âtre ancien.

Tes yeux sont frissonnants d'un pur lever d'étoiles,
Le vent du soir s'apaise en touchant à tes voiles,
L'ombre est lourde d'amour ;
N'es-tu rien qu'une femme, ô divine, ô dorée ?
Ta présence éblouit cette nuit azurée
Où le nuage court !

Et moi je ne sais pas si sur cette planète,
Il fut jamais un cœur d'amant et de poète
Plus vaste que mon cœur ;
Arrêtons-nous encore un peu, son poids m'accable,
La haute nuit s'emplit d'un silence innombrable
Et toi d'une lueur.

Et ces proches coteaux peuplés de cyprières,
Où dorment, s'inclinant, les tribus éphémères,
Des fleurs qu'on ne voit pas,
Et ces astres d'argent, et ce ciel qui recule,
Ces arbres, ces pays baignés de crépuscule,
Ces murs et ces lilas,

Ces mystères flottants, ces maisons et ces tombes,
Ces horizons voilés, ces ravins et ces combes,
Où fume un petit toit,
Sont plus légers pour lui que tes parfums dans l'ombre,
Que ta grâce de femme et que ta forme sombre,
Et pèsent moins que toi !

XXIV

Ceints de coquelicots et de feuillages verts,
Les centaures chargeaient tout le long de mes vers.
J'étais fier d'animer les sombres assemblées
De strophes dont les voix s'en allaient par volées.
Dans un poème court, touffu, mais plein d'odeurs
Comme un champ d'oranger, les faunes maraudeurs
Reniflaient en mordant au velours d'une alberge
Qu'ils avaient dérobée au verger de l'auberge ;
Et moi je me plaisais à les montrer, velus,
Avec leurs yeux guetteurs et gris, avec le jus
Des fruits qui ruisselait sur leur barbe pointue.
Et joyeux, quelquefois, sur leur épaule nue,
Je jetais mes manteaux, je les traînais, hagards,
Et nous sortions des bois et nous longions des parcs,
Ils étaient deux ou trois, marchant d'un pas rustique,
Et j'entrais avec eux dans une ville antique,
Et, pour rire, je les menais chez le barbier.
Leurs cheveux qui sentaient la sauge et l'arbousier
Je les faisais peigner à la mode des villes,
Et leur tête de dieux et de rustres tranquilles
Était rousse et cornue au fond d'un clair miroir.
Puis nous rentrions en écoutant venir le soir...

Je connaissais les mots qui forment des allées,
J'en avais de plus bleus que la lune aux vallées,
De plus frais que l'azur des torrents, de plus lourds
Que les roches des monts, et pour la fin des jours,
Des divins jours d'été, j'en possédais d'étranges
Et de voluptueux : dorés, grenat, oranges
Certains étaient pareils à ces petits flocons
Qui voyagent le soir, d'autres étaient plus longs,
Plus stériles, plus froids que les nuits hivernales
Où scintillent les feux des étoiles plus pâles.
Mais surtout, j'étais fort à rouiller les grands bois,
A faire frissonner les arbres à la fois,
A réunir les fruits d'automne en mes corbeilles
Sur lesquelles vibraient les dernières abeilles.
Quelques vers ruisselaient comme de vieux pressoirs,
D'autres avaient l'odeur des celliers par les soirs
Humides et brumeux qui suivent la vendange.
Et j'ai tout oublié.
— Ta longue main arrange
Tes cheveux. C'est la nuit, je suis là près de toi,
Et je sais que la lune est au-dessus du toit,
Car l'ombre des pommiers est ronde sur la terre
Du jardin endormi, tranquille et solitaire.
Va, bien qu'il soit divin ce n'est que du bétail
Que j'ai poussé dans l'ombre ardente du portail,
Et qu'importe vraiment toute ma métairie,
Et dans le demi-jour tiède de l'écurie,

Que me font ces moutons égaux dont je suis las,
Ces croupes rousses de centaures, et là-bas,
Au fond, passant sa tête à travers la croisée,
Pour brouter un laurier tout luisant de rosée,
Pégase méprisant le foin de mon grenier,
Et qu'un faune au poil blanc, comme un palefrenier
Caresse doucement d'une paume vermeille
Des muscats grapillés aux arceaux de la treille ?
O doux cœur, ce troupeau n'est dans mon bois sacré
Qu'un sauvage bétail à présent effaré
De voir que le joueur de pipeaux abandonne
Ses roseaux chevrotants et sa verte couronne.
Et brucolaques, boucs, moutons et grand Cheval,
Et satyres assis dans les grottes du val
Pareils aux mendiants sous les porches, la harde
Qui me vit toujours seul s'étonne et te regarde,
Tandis que délaissant les vastes prés heureux
L'une après l'autre vont les muses familières,
Dont on voit par instant flotter les voiles bleus,
Entre les fûts bronzés des hautes cyprières.

XXV

Souriant au beau soir devant notre croisée
Par le grand clair de lune et l'azur féerisée,
Tu rêves doucement, et toutes tes couleurs
S'effacent par degrés : mousselines à fleurs,
Et parure légère et chevelure sombre.
Ta forme s'imprécise et dans cette pénombre
Seuls, sont demeurés blancs ton visage et tes bras.
Quelque chose de grand que je n'aperçois pas
Se tient tout près de toi, c'est notre amour, peut-être.
Dans le cadre étoilé de l'obscure fenêtre
Je vois flotter parfois des écharpes de bleu.
Vénus, à l'Occident brille et frissonne un peu
Au coin du cadre, là, sous ce rameau qui tremble.
Va, tu dois être plus qu'une femme ! Il me semble
Que tout le soir fleuri de mai, que tout le soir
S'accoude à la croisée et s'émeut de te voir,
Tandis que sur la plaine et la colline brune,
Blanchissant le nuage et le vaste ciel pur,
Monte, argentée et ronde, une divine lune
Comme l'âme du jour qui s'enfuit dans l'azur !

Mai 1904.

LA CHANSON DES FRAISES

A travers les éthers diffus, bleuis et vagues,
De la lune d'argent à l'or vif de tes bagues
Une correspondance étrange s'établit.
Nous sommes seuls dans l'ombre, et là-bas, notre lit
Est comme un bloc plus clair de pierre fruste et nue
Qui va se couronner d'une blanche statue,
Tout à l'heure, ô doux cœur, lorsque tu t'étendras
Avec tes grands cheveux sur la neige des draps.
Les étoiles là-haut brûlent comme des braises,
Et la chambre s'emplit de l'odeur de ces fraises
Que tu laissas dans une coupe, et moi je sais
Ce que dit leur parfum. Il parle d'un bois frais,
D'un rêve de fruits mûrs sous des touffes mouillées,
De pluie et de rosiers aux roses effeuillées,
De marguerites plein les pelouses, d'oiseaux,
De sites reculés où l'azur des ruisseaux
Mire les petits fronts des flores infinies,
Et des roseaux tremblants les peuplades unies.

L'ombre autour de ces fruits semble plus douce encor.
Ce coin de notre chambre où du silence dort
Est odorant et pur comme un coin de clairière
Où du soleil jamais n'arrive la lumière.
Nous sommes seuls. Tes mains sous des rayons tremblants
Et ton calme visage et tes bras ronds sont blancs,
La ligne des coteaux est comme une fumée...
Souris ! La lune passe à présent sur tes dents...
Oh ! quelle grande nuit de fraises parfumée !

DANS UN ÉCLAIR

Je suis le sentier noir qui conduit au village,
Fantastique et dansant aux lueurs de l'orage,
Sous la tour ruinée et l'humide rocher.
Tout est mort et désert dans ce petit rucher
Où ma ruche est d'or pur à cause de ma lampe.
Avec mon lourd manteau gonflé sur cette rampe,
J'ai l'air d'un vieux lakiste, et tout seul, je m'assieds,
Distinguant nettement les pierres à mes pieds,
Et l'herbe et le sentier, puis toute la montagne,
Quand la foudre éblouit la livide campagne.
Et je pense à ceci : — te voir dans un éclair,
Brusquement, longue et fine, avec ton chapeau clair
Aux bleus rubans nouant des roses effeuillées,
Tes souliers de satin dans les touffes mouillées,
Ta robe de printemps, malgré la triste nuit,
O grande enfant ! avec ton sourire qui luit

De l'éclat de tes dents sous une ombrelle mauve.
Dans le ruissellement de la montagne fauve,
Parfumée et parée, et fraîche, et ton bras blanc
Sous un tissu neigeux autour de lui tremblant,
Tout ému d'écouter battre tes seins qu'il frôle,
Et sentant bon d'être si près de ton épaule.

XXVIII

La lourde nuit d'été pèse sur ma demeure ;
Je pense à tous les bras qui sont nus à cette heure :
Bras des petits enfants couchés dans leurs berceaux,
Plus tendres et plus frais que la pulpe des pommes ;
Bras maigres des vieillards et bras velus des hommes,
Dans les lits ténébreux pareils à des tombeaux !

Je pense aux bras dorés montant la pleine lune
Au fond des seaux rouillés où miroite l'eau brune,
Aux bras chastes tenant un jeune sein caché,
Aux bras polis et clairs de quelques grandes filles
Parfumés et plus durs que d'ardentes faucilles,
Autour d'un cou d'amant qui se laisse faucher.

Aux bras pâles pendant des couches dévastées,
Où des roses aux creux des coussins sont restées,
Aux bras des vieux pareils à de noirs avirons
Dans la nuit styxéenne et confuse et je pense,
Perdu, seul au milieu de ce brûlant silence,
A tes beaux bras lointains, délicieux et ronds.

Va-t'en sur ton balcon, élève-les dans l'ombre,
Et peut-être qu'alors malgré la chose sombre
Qui rôde sur mon champ, ma vigne et ma maison,
Je verrai, pâlissant par degrés l'étendue,
La blanche ascension, la montée inconnue
De deux croissants de lune au bord de l'horizon !

XXIX

Que cette page-ci soit comme un dernier banc
Où nous nous arrêtons sous un arbre tremblant.
Entends passer le soir dans le fond des ravines.....
Fais neiger sur ce banc un flot de mousselines,
En t'asseyant. Tes pieds, couple de ramiers clairs,
Se sont posés sur le gazon, au bleu des airs
Passe une seule nue et l'azur se recueille
Autour de ton visage et le vol d'une feuille
Descend sur tes cheveux avec douceur, encor.
Du crépuscule pur, la petite âme d'or
Est cette abeille au creux de cette solanée.
Donne ta longue main blanche et de bleu veinée,
Nous allons rester seuls dans ce livre de nuit.
Du côté du couchant où le soleil s'enfuit
Ta joue est de lumière et de rose parée.
Ah ! pouvoir arrêter le jour à sa soirée
Et fixer à jamais nos humaines amours !
Je tremblais autrefois quand tu disais : « Toujours »
De ta bouche de femme et de tes belles lèvres,
Je pensais : le cytise attirait hier ces chèvres,
Et voici qu'à présent elles vont dépouiller
Les bourgeons frais éclos de cet azerolier.
Est-ce vrai ? Sur la mer où tout se hâte et passe,
Notre barque, ô doux cœur, n'a pas changé de place ?

Le flot, de tes premiers baisers furtif témoin,
Nous pourrions le trouver sans remonter bien loin !
Je croyais que durer c'était voir une fuite
De choses, de moments et d'êtres et qu'ensuite
Venaient le souvenir et le soir....

*
* *

— O mon cœur,
Pour ceux qui te verront tu n'es qu'une blancheur,
Une forme rêvant dans un parc de septembre,
Sous un rameau penché couleur de rouille et d'ambre,
Et tous ceux qui prendront ce livre ignoreront
Les accords de ta voix, la pâleur de ton front.
Mais moi, quand je pourrais marcher dans les étoiles,
Monter des nefs dont d'autres vents gonflent les toiles,
Cherchant sur d'autres bras, cherchant dans d'autres yeux
Le blanc de tes bras nus, le bleu de tes yeux bleus,
Je ne trouverais rien, car, seule, ô mon amie,
Rien n'est semblable à toi dans cette immense vie.
Reste là. Je sais bien que ce que je te dis
D'autres l'ont murmuré par des soirs attiédis
Au silence du lac où retombait la rame,
Mais s'ils étaient plus grands, ils n'avaient pas mon âme,
Et nos deux cœurs unis ont leur part d'infini,
Et c'est le tien qui bat soulevant cette page
Des battements divins qui font que ton corsage
Est comme un voile blanc posé sur un doux nid !

III

A Reynaldo-Hahn.

ART POÉTIQUE

Sois pensif au milieu des êtres et des choses
Erre sur la montagne et rôde dans les bois,
Sois défaillant devant une touffe de roses
Et devant un fruit mûr qu'entoure un chœur de lois.

Que chaque passion laisse sur ton visage
La marque d'un fer rouge ou d'un coup de couteau,
Et des ravinements de rafale et d'orage ;
Plonge-toi dans la vie et fais rejaillir l'eau.

Sois pâle de colère et plein d'amour encore,
Sois confiant comme un enfant et sois jaloux ;
Quand ta blanche ennemie, endormie à l'aurore,
Sommeille en souriant, pense qu'il serait doux

De la chasser, plutôt que de baiser sa bouche,
De toucher son épaule où commence son bras ;
Doute de ce beau corps endormi dans ta couche,
Et charge-le de tout ce que tu ne sais pas.

Rires, sanglots, rancœurs, violences, faiblesses,
Haine, bonté, désirs, que tout passe sur toi
Comme passent la nue aux fuyantes mollesses,
Et l'averse d'avril sur les tuiles du toit.

Vivre, c'est s'en aller menant des funérailles :
Funérailles du soir sur les cendres du jour
Dans un sentier jonché de feuilles et de pailles,
Et sur des souvenirs, funérailles d'amour.

Accepte tout, lève ton verre à la lumière,
Au centre du festin, couronne-toi de fleurs,
Et sache aussi manger, assis sur une pierre,
Un pain amer et noir tout trempé de tes pleurs.

Pense aux bêtes rêvant sur les plages lointaines,
Aux bruits mystérieux des arbres inconnus,
A des printemps d'étoile, aux sources souterraines,
Aux grandes nuits d'été pleines de beaux bras nus.

Comme le bûcheron sous un faix de lambrusques,
Sois lourd d'émotions et sois toujours pareil
A ces tremblants bouleaux qu'assaillent des vents brusques ;
Et tu pourras marcher vers le groupe vermeil

Des Muses t'attendant et formant à l'orée
D'un bois noir de lauriers, assises au gazon,
Un rond harmonieux, sous la lune dorée
Qui monte et se balance au bord de l'horizon !

III

Le ciel est violet, il est matin, j'écoute
Deux paysans, là-bas, qui parlent sur la route.

Je suis las de veiller sans pouvoir m'endormir,
Avec cette douleur, avec ce souvenir.

Les lampes que déjà rallument les servantes
Projettent aux plafonds quelques ombres tremblantes.

Le bois sort de la brume et le ciel devient bleu,
Les hommes à pas lents se rapprochent un peu;

Ils parlent du beau temps, du vent et des semailles;
D'une chèvre qui sort on entend les sonnailles.

Ah ! comme je suis seul et qu'ils sont loin de moi,
Et loin de mes désirs, et loin de mon émoi,

Ces calmes paysans occupés de la vie,
Qui passent sans savoir quelle mélancolie,

Quels regrets sont cachés derrière mes volets,
Et pour qui l'horizon n'est que vignes et blés.

LES STATUES BRISÉES

FRAGMENTS

À mon frère Arthur Larguier.

I

Il a fait mauvais temps au jardin cet hiver,
J'ai trouvé plus d'une figure,
. . . .
En morceaux sur la terre dure

La gelée a brisé la coupe avec la main,
Et ces formes blanches et belles,
Mon chien va les flairer au détour du chemin,
Comme des débris d'écuelles.

Afin de les dresser j'ai sué tout un jour,
Pour qu'on les voie et qu'on les touche;
Des satyres n'ont plus de cornes et l'Amour
Et sa mère n'ont plus de bouche.

J'avais sculpté mon buste et n'ai vu qu'un morceau
. . . .
De mon front travaillé par la glace et par l'eau
Près de la plus belle statue.

. . . .
. . . .
Mais je veux respecter et laisser à jamais
Ces ruines sous ces ombrages.

*
* *

II

. . . . — Au bord de l'Hèbre
Un matin hyperboréen où le soleil
Barrait les troncs luisants et noirs d'un trait vermeil,
Une bacchante rousse et toute décoiffée,
Levant la tête pâle et sanglante d'Orphée,
La jeta dans les eaux aux tourbillons glacés.
Du sommet de mes vers en falaise entassés
J'ai lancé mon cœur lourd.
— Du haut de la falaise
Que boisent le sapin, l'érable et le mélèze,
Il bondit, et les rocs des strophes l'ont brisé.
De l'éclat matinal d'un grand ciel irisé,

Aux pieds des rocs cruels le poème s'azure;
Et cette mer mystérieuse qui murmure
Longuement, vaguement, d'un clapotement bleu,
Reçoit le cœur meurtri qui la rougit un peu.

*
* *

III

Dans ce vase de lait écumeux, j'ai jeté
Quatre coquelicots, honneur, belle parure
De ma haute moisson dont j'entends le murmure,
Sous le ciel de midi, par un grand jour d'été.

*
* *

IV

« J'aimerais mieux, plus grand sous des larmes viriles,
Pour prouver la vertu gravir un Golgotha,
Ou pour le droit sacré tomber aux Thermopyles,
Que de blémir tremblant sur la Fornarina. »

Sully-Prudhomme.

. . . .

Ce cœur de dieu brisé dans l'humaine poitrine
D'un artiste amoureux et défaillant aux pieds
De la couche où dormait la blonde Fornarine
Près d'une corbeille d'œillets ;

Un beau soir glorieux de baigner dans la ville
Michel-Ange sortant, de la glaise à ses mains,
Et les lauriers latins abritant un concile
Rouge de cardinaux et blanc de corps romains,

Ce cœur en se brisant, comme une horloge marque
Un grand moment de l'âme et de l'humanité,
Et malgré la vertu, la patrie et Plutarque,
Moi, je préfère, en vérité,

Ce cœur qui meurt d'amour, d'idéal et de rêve,
A ces bandes tombant dans un ravin désert,
Tandis qu'un vieux satrape endormi se soulève,
Regardant le combat, ses bagues et la mer.

IV

Un dimanche d'hiver, pesant et gris, m'assiège.
Des traces de sabots cheminent dans la neige,
Les rochers accroupis sous leur pâle toison
Ont l'air, comme un troupeau, de brouter le gazon
Sinistre et désolé du froid et de la glace.
Le ciel se couvre encore et personne ne passe.
Est-ce que ce village autour du clocher dort?
Et ces traces de pas, est-ce que c'est la mort,
Qui travaille toujours et qui toujours chemine,
Qui les creusa, trouant cette hivernale hermine?
Rien ne me tente plus qu'un peu de feu vermeil.
O désolation de mon cœur! ô soleil
Invisible à travers les rideaux de la brume,
Comme un tison ardent qui sous l'eau siffle et fume,
Ne vas-tu pas t'éteindre en grésillant au fond
De l'humidité sombre au funèbre horizon,
Et se peut-il qu'un jour nous reviennent encore
Les effluves de mai, les parfums de l'aurore?

Marguerites des prés comment renaîtrez-vous ?
Mousses vertes, tapis agréables et doux
Qui vous couchez avec des mollesses divines,
Au bord des tièdes eaux, dans le creux des ravines ;
Dimanches de juillet, riches comme un blé mûr,
Blancs de soleil, clairs de chansons et bleus d'azur ;
Rumeurs des soirs d'été sur les petites places,
Balcons fleuris, lunes d'argent sur les terrasses,
Roses de mon enclos, grappes des marronniers,
Se peut-il, se peut-il qu'un jour vous reveniez ?

A DES CRITIQUES

Vous parlez de mes vers de si docte façon
Que je comprends à peine.
Selon de vieilles lois, j'ai bâti ma maison
Et creusé ma fontaine ;

D'arbres de mon pays j'ai planté mon jardin,
Et ce n'est pas ma faute
Si mes lauriers ont pris, si de leur toit divin
Chaque jour je suis l'hôte.

Quand, après mon travail, apaisé, je vais voir,
Descendant la montagne,
Le Soir, vieux bûcheron chargé d'un fagot noir
Que son ombre accompagne.

J'élève mon cœur triste et j'aspire des bois
L'humidité nocturne,
J'écoute le silence aux innombrables voix,
J'admire au flanc de l'urne

Qu'une fille en rêvant porte sur ses cheveux,
Le rayon de l'étoile ;
Et le ciel traversé de larges frissons bleus
Comme une grande toile.

Je pense à ce que j'aime, au matin de mon jour,
A l'heure calme et brune,
A la légèreté du temps et de l'amour,
Aux feuilles, à la lune.

Mais vos savants propos jamais ne m'ont troublé,
Quand, dans mon jardin sombre,
Je soupe, loin du bruit et de tout isolé,
Seul et noir comme une ombre.

A FRANCIS JAMMES

L'après-midi sent bon comme une centaurée.
J'ai pris au coin de ma pendule dédorée
Mon bâton de berger et d'un vieux rayon noir
J'ai tiré votre livre et suis sorti. Le soir
Finissait bien le jour, et sous les jeunes branches,
J'ai marché, méditant, tournant les pages blanches,
Achevant quelque vers quand mourait le soleil,
Essayant d'ajuster le long manteau vermeil
A mon épaule et de lever la grande lyre.
Je vous ressemble peu. J'aime que le satyre
Marche respectueux devant le noble chœur
De mes divinités ; la plus chère à mon cœur
Des muses, celle-là qui vit dans ma demeure,
Lorsqu'elle rit, lorsqu'elle chante ou qu'elle pleure
A souci de sa robe ; il me plaît de la voir
Lorsqu'elle entre au matin et qu'elle vient s'asseoir
Dans mon fauteuil, devant ma table et la croisée,
Lisser ses beaux cheveux humides de rosée,

Et poser ses rubans sur les cahiers ouverts
Où lorsqu'elle le veut, je fais rêver des vers.
Mais, je vous aime, ô Francis Jammes, car vous êtes
Triste comme le sont les bons et vrais poètes;
Que vous dites parfois ce que nul n'avait dit,
Et que vous écrivez, lorsqu'en août, à midi,
En buvant du vin frais dans une tiède auberge
Qui sent le feu de bois, le cellier et l'alberge,
Vous avez brusquement un souvenir d'amour.
Jammes, la nuit descend ; sur une haute roche
Une étoile s'allume et ma maison est proche;
Puissiez-vous comme moi finir en paix ce jour !

CRÉPUSCULE

Un point d'or, l'azur des coteaux,
Le soir d'été baignant la terre,
Un vieux chemin plein de mystère,
Sous les fronts penchés des bouleaux

Et s'effacant dans la ramée,
Un couple qui s'en va disant,
Au bleu clair de lune d'argent :
« Mon bien-aimé, » « ma bien-aimée. »

Ce n'est rien, mais c'est l'infini
D'une vie aimable et rapide,
Le vent tiédit, l'étang se ride,
On entend des voix dans un nid...

O planètes, terres lointaines,
Avez-vous aussi de beaux soirs,
Des chemin creux et des bois noirs
Pleins de frissons et de fontaines,

Et des lilas et des rosiers,
Avec de belles formes blanches,
Sous les tremblants arceaux des branches,
Aux fins de jour, dans les sentiers ?

A Charles Derennes.

LE DÉPART

J'ai fermé les volets, la porte et la barrière.
Debout, faunes assis sur les marches de pierre !
Entre deux troncs de pins, je vois vers l'orient
Le disque du soleil monter déjà brillant.
Toi, prends ma lampe, et toi le plus vieux, prends ce livre ;
Prends la besace, toi qui toujours a l'air ivre,
Et toi, le satyreau, porte sans le serrer
Le grand coq de vermeil, le coq noir et doré.
Marchez comme des dieux sylvestres que vous êtes,
Ne tirez pas le poil des boucs, laissez les bêtes,
En traversant les champs ne volez pas les fruits,
N'effrayez pas les jeunes filles près des puits,
Avec quelque stupide et divine grimace,
Et si les femmes, sous les arbres de la place,
Allaitent un enfant, n'allez pas, d'un doigt roux,
Toucher leurs beaux seins ronds, neigeux, veinés et doux,
Car leurs maris pourraient vous ébrécher les cornes,
Et vous rendre pensifs pour quelque temps et mornes,

Et pleins du souvenir d'un bâton enragé.
Vous, les muses, quittez cet abri bocager,
Et sans vous émouvoir des farces et des rires
Marchez à pas comptés derrière les satyres,
Tandis que je suivrai près du cheval sacré.
Dans l'infini frémissement de la forêt
Enfonçons-nous, nous ferons halte à la fontaine.
Mais, par Homère, encor cette ville est lointaine
Où je veux vous montrer pour que l'on sache enfin
Qu'il existe toujours des muses et des faunes,
Et que j'ai ceint mon front non de laurier divin,
Mais de feuillages morts, fragiles, secs et jaunes.

IX

Un désert de silence autour de ma maison,
La lune et le nuage au fond de l'horizon;
Une blanche clarté qui tremble sous ma lampe;
Ma table, un vase d'eau, de la bruyère en fleurs,
Sur le papier taché la trace de mes pleurs,
Ma main tiède emmêlant mes cheveux à ma tempe.

Les rideaux de mon lit au vent froid de la nuit
Agités doucement et se gonflant sans bruit,
Comme les voiles des navires dans les syrtes.
Des regrets, des désirs, des rêves, du passé...
Ah ! Poètes anciens au large front pressé
D'un illustre bandeau de lauriers et de myrtes !

Je ne crois vraiment pas que devant l'infini,
Vous ayez, comme moi, blotti dans quelque nid,
Goûté l'inquiétude éparse sur les choses,
Et versé comme moi des larmes sans motif,
Pour un rayon de lune en écoutant, pensif,
Un nocturne sanglot de source entre des roses.

Car ma mélancolie est la rançon des dieux,
De la muse à la belle joue, aux larges yeux,
Comme si chaque vers pour se fleurir de charmes,
Exigeait tel un bois, avrils aux fraîches eaux,
Et nuages errants accrochés aux coteaux,
Et rafales de vent et bourrasques de larmes!

A UN TRIBUN

Bondis sur cette borne et parle à cet orage
De bras levés, de voix, de fronts, de cris, de rage,
Bondis comme un pavé d'émeute, tout soudain,
Et montre à cette mer d'un geste de ta main
Un nouveau lit plus large, afin que ses marées
Puissent rouler leurs eaux de vases encombrées.
Moi je suis sur la rive et je te trouve beau.
Ta barbe est rude et ton front bas, mais ton bras haut
Se découpe sur l'or sanglant de la soirée,
Sur le ciel où s'ébroue une horde cabrée
De nuages fuyants; je te trouve divin,
O Maître et te salue, et moi qui joue en vain
D'un pipeau monotone avec mélancolie,
Je te trouve très fort et grand et je t'envie.
Tu peux faire fouler comme sous un pressoir
Tout le vieux monde las et faire de ce soir
L'aube d'un jour nouveau, toi qui sur cette borne,
Indifférent au char qui la frôle et l'écorne,

Parle dans le couchant d'une bouche d'airain,
Cependant que là-bas dans un faubourg lointain,
Ruent les chevaux puissants qu'une bande harnache.
Le soleil déclinant est un profil de hache.
Tes paroles ont l'air de flotter dans le soir
Et de faire au-dessus de ces fronts un vol noir
Flagellé par le vent des vieilles jacqueries.
Est-ce du bœuf qui pend aux crocs des boucheries ?
Le fleuve roule-t-il du sang ou des rayons?
N'as-tu point peur d'être emporté par cette houle?
Je t'admire au milieu de ces rébellions,
Mais moi, je craindrais moins que l'inconstante foule
Un fauve frôlement de râbles de lions.

XI

A ces grands jours de mars aux arbres noirs encore,
Et que rebrousse un vent pluvieux et sonore,
Mon cœur était pareil,
Mais voici que de l'ombre et que de la tempête
Est né tout un printemps de lumière et de fête,
Un bel avril vermeil.

Quels jours d'égarements, quelles nuits insensées !
O mes graves travaux, ô mes belles pensées,
Comme je viens à vous!
O table de travail, ô vraie, ô seule amie,
Lampe, compagne d'or qui t'étais endormie,
Que vous revoir m'est doux !

Sans doute, vous disiez : « Jamais à la fenêtre,
On ne voit, comme avant s'accouder notre maître »,
Et les livres fermés
Murmuraient : « Il viendra, mais terrible est la vie. »
Oui, je reviens à vous et sans mélancolie,
O mes vers bien-aimés !

Je reviens pour toujours après ce long voyage.
La claire illusion a fui comme un nuage
Au ciel vif du matin ;
Et je sais à présent que tout est triste, en somme,
Et je mets mon bonheur à n'être rien qu'un homme
Qui lit dans son jardin.

XII

Non, mon cœur, l'océan parfois sombre et vermeil,
Plein de barques, d'oiseaux, de syrtes où se vautre
La divine sirène au milieu du soleil,
N'est point pareil au vôtre.

On ne fait pas des ronds dans les flots de la mer
Comme sur les étangs et les calmes rivières,
Et mon cœur dans son grand bouillonnement amer
N'a pas senti vos pierres.

Je sais à fleur de roc de claires nappes d'eau,
L'azur semble y tenir et le soir s'y reflète,
Et les azeroliers leur tendent un rameau,
Et leur surface est nette.

Et ces flaques ont l'air de vastes gouffres bleus ;
Mais si de son bâton le vieux berger qui passe
Les effleure, soudain apparaît le roc creux,
Et tout le ciel s'efface.

Et votre cœur n'est pas plus grand ni plus profond.
Le mien est toujours trouble et roule de la terre,
Mais jamais vos cailloux n'atteindront jusqu'au fond
De son eau solitaire.

La Grand'Combe *(Août)*.

XIII

La pluie au vent mêlée assiège dans la nuit
Ma veille taciturne et mes fenêtres closes;
Je pense à des flambeaux et je pense à des roses,
Et j'écoute le temps qui sûrement s'enfuit.

Sans doute, quelque part on danse sous les lustres;
Une épaule poudrée à l'habit d'un valseur
S'appuie; à l'œil-de-bœuf d'un grenier lourd d'odeur
La lune sur le foin guette un couple de rustres.

Et c'est triste vraiment quand on n'a que ses vers,
Ses livres, son papier et de l'encre à sa plume,
Sous un toit ignoré qui dans l'orage fume,
Et son cœur, un grand cœur aux immenses déserts,

De songer à la chambre où la table est servie,
A la chaise où palpite un voile de satin;
De sentir tant de vide et de dire: O Destin,
Ce n'est donc que cela, rien que cela, ma vie?...

APAISEMENT

Quand tout change pour toi, la Nature est la même.
LAMARTINE.

Sur la masse des monts un soir de grands nuages
Pensif est suspendu ;
Regardons, ô vieux cœur, les toits de ces villages,
Les bois et le ciel nu.

A l'horizon rougeâtre est une tour antique...
Quel oubli, quel oubli !
Va, ne regrette rien, mon cœur mélancolique ;
Le ruisseau dans son lit

Passe et chaque heure coule avec monotonie,
Et cela seul est beau ;
Tu t'étais égaré, voilà, voilà ta vie ;
La pourpre est un lambeau,

Les acclamations sont un peu de tumulte
Au vent léger du soir,
Et rien ne vaut, ô cœur ignoré qu'on insulte,
La paix sur le mont noir !

POUR D'ANCIENS AMIS

Je veux clouer ces vers au vantail de ma porte :
« Ne frappez pas ici, car dans la maison morte,
Nul ne vous répondrait que les échos du mur.
Passez, ne cherchez pas à pénétrer l'azur
De mes vitres afin d'apercevoir le maître
De l'enclos, méditant au coin de sa fenêtre.
Ne criez pas vos noms ; dans le gouffre d'oubli
Où je sombre, aisément la mémoire faiblit.
Ne montrez pas votre visage à mes croisées,
Car mon cœur est pareil à ces glaces brisées
Qui ne reflètent plus les choses qu'on leur tend.
Nul ne vous reconnaît et nul ne vous attend.
J'ai peut-être avec vous vécu quelques années...
Tant d'heures sont depuis cette époque sonnées,
Tant de moments chéris ont fui, qu'un souvenir
Pèse bien peu quand tout se hâte de mourir
Autour d'un délaissé qui n'a pour seule étude
Que ses regrets amers et que sa solitude.
Et je vous jetterais des pierres, étrangers,
Si vous touchiez aux fruits qui chargent mes vergers. »

A UNE FOULE EN FÊTE

Vous aviez pour un jour pris les masques grossiers
De vos cœurs. Bafouant la pourpre et les lauriers,
Vous formiez, groupes vils, des triomphes obscènes ;
Vos chars lourds d'oripeaux passaient comme des scènes,
Bateaux pleins d'histrions parodiant l'amour,
La beauté, la vertu ; vous étiez en ce jour,
Non plus la grande foule éblouie et sacrée,
Mais la plèbe courant aux jeux, une marée
Sinistre qui coulait entre les murs.

— Plus seul
Qu'un mort dans son caveau, revêtu d'un linceul,
Je rêvais et cherchais le soir et le silence,
Quand jusqu'à moi, soudain, une clameur immense
Est venue, et j'ai cru qu'un de ces maîtres durs
Qui guettent les moments où les peuples impurs
Abdiquent leur noblesse et fuient leur destinée,
Avait, pensant que l'heure était déjà sonnée,
Rué parmi nos rangs, d'un geste souverain,
Le fracas meurtrier des légions d'airain.......

Ce n'était que la pluie... Assis à ma croisée,
J'ai vu d'abord mouillés ainsi que de rosée
Les trottoirs, puis l'orage a grondé brusquement,
Et j'ai vu vos dos noirs qui fuyaient lourdement.
De vos masques coulaient des larmes ridicules.
La haute gravité des tristes crépuscules
Emplissant ma maison rêvait derrière moi,
Noyant un tableau sombre où Dante plein d'émoi
A l'angle d'un vieux pont voit passer Béatrice.
Mon feu jetait de l'or autour d'un cadre lisse
Qui garde le plus cher des visages, et l'eau,
Tombait sans fin, ô lamentable et noir troupeau,
Et j'ai suivi votre panique dans la brume.
Et tandis qu'au lointain résonnait une enclume,
J'ai pensé que demain vous attendait, demain.
Avec ses peines et ses pleurs et l'espoir vain,
Et le bonheur qu'on n'atteint pas, la mort peut-être,
Et l'antique travail de chaque jour, ce maître,
Auquel vous êtes tous et durement liés.
Et qui prendra demain des outils à ses pieds,
Et vous les jettera sur l'épaule alourdie,
Vous disant à chacun : « Vous qui voulûtes, hier,
Charger d'un masque vil un masque triste et fier,
Reprenez votre rôle au drame de la vie. »

Mardi-gras 1904.

A UN RELIGIEUX QUI ME FIT VISITE

Homme de Dieu, sieds-toi près du feu qui s'éteint.
Le monde, cette nuit, est de nous plus lointain
Qu'il ne l'est de ton cloître au pied de la montagne,
Est-ce Paris, est-ce la mer ou la campagne
Autour de nous, mon frère, et qu'est cette rumeur ?
Je ne suis attentif qu'à la voix de mon cœur.
Tu vis au port, je suis dans les embruns du large.
La barque où j'étais seul, à présent se surcharge
D'un poids que les calfats ne pouvaient pas prévoir,
J'ai peur du moindre souffle et des brises du soir.
Homme de bien, je suis sombre et las dans la vie,
Mais, sieds-toi près de l'âtre où fume un tison noir,
Entre ma solitude et ma mélancolie.

XVIII

Cieux orageux qu'assaille un crépuscule blême,
Rafales qui couchez les arbres sur les monts,
Vous êtes joie et paix à côté de moi-même,
Hiver sinistre, autans désolés et profonds !

Tu te plains du fagot que noue un brin de lierre,
Bûcheron incliné sous l'âge et le labeur,
Tu te plains du chemin et t'assieds sur la pierre,
Mais que dirais-tu donc si tu portais mon cœur ?

Pourtant d'un pas égal je m'en vais et je marche,
Ne me retournant pas quand j'éveille, moqueur
Et pesant, un écho qui dormait sous une arche,
Chantant lorsqu'il est nuit et lorsque j'ai trop peur.

Et le berger guidant ses moutons vers l'étable,
Quand, assis au jardin je puis sourire un peu,
Me trouve sûrement l'air d'un rêveur aimable
Qui vous goûte, ô fraîcheurs et parfums du soir bleu !

Et cependant, jamais sur ce triste village,
N'éclata, piétinant la feuillée et la fleur,
Un orage pareil à celui qui saccage
Les immenses pays ravinés de mon cœur.

XIX

Voici le soir qui rôde, il faut fermer ta porte.
Comme le bûcheron jette un fagot qu'il porte,
Dépose le fardeau du jour qui t'a lassé.
Il est six heures, c'est l'automne, entends passer
Vide et mouillée encor la vieille diligence.
Devant l'auberge on sent comme une grande absence ;
Elle ne viendra plus... et cela ne fait rien
Au conducteur qui boit en regardant son chien.
Oh ! décor de ta vie ! Un tout petit village,
La menace au ciel bas d'un sinistre nuage,
Le bruit de ce volet, et cet enclos rouillé,
L'automnale senteur de l'air pâle et mouillé,
L'antique menuisier qui rabote une planche
Et ta fenêtre ouverte, où, jaunie, une branche
Semblant porter le deuil des frondaisons d'été,
Pend avec le regret mourant d'avoir été
Le riche et beau feston de verdure joyeuse.
Voilà toute ta vie... elle n'est pas heureuse ;
Mais va, tout passera. Ce bruit déjà s'est tu,
Et ce qui passera le plus vite, vois-tu,

C'est la rose beauté de la jeune infidèle.
Tu souffres, je sais bien... elle est encore belle,
Mais peut-être ce jour a creusé de sa main
Une ride précoce à son front, le carmin
A pâli sur sa lèvre ainsi qu'une peinture;
Car tout ce qui s'agite et qui vit et qui dure,
Ne s'agite et ne vit que pour marcher au soir.
Approche-toi du feu dans ta maison fermée,
Et sommeille, tandis que sur ton vieux toit noir
Le vent humide et froid rabattra la fumée.

XX

Sur le mont je me suis battu
Avec le soir, avec l'orage,
Avec le vent et le feuillage,
Adossé contre un grand roc nu.

D'un ciel lourd de bataille antique
Où s'ébrouait un bétail noir,
Sur moi, d'abord, tomba le soir
Plein de folie et de panique.

Puis le vent, donnant de la voix,
Lança vers moi les feuilles jaunes
Qu'arrachent les sanglants automnes
Aux arbres roux de tous les bois.

Je sentais des meutes dans l'ombre,
Il en sortait d'entre les rocs,
Jusqu'au val où luisaient des socs,
Tout le vieux mont en était sombre.

Et soudain, les bêtes du vent,
Rompant leurs cercles, s'en allèrent,
Sur la crête elles retournèrent
Leur gueule vague en hululant.

Et la pluie avec le tonnerre,
Et la nuit vinrent tour à tour,
J'étais comme au pied d'une tour
Un blessé rouge et solitaire.

Et je fus trempé par les eaux,
Déchiré par les mains piquantes
Des sauvages ronces luisantes,
Et me giflèrent les rameaux...

Maintenant la brise murmure,
La calme nuit apaise tout,
Et pour la saluer, debout,
Je suis sur mon seuil. Mais, Nature

Pourquoi te vengeas-tu si fort ?
Je suis le seul devin qui t'aime.
T'ai-je offensée en un poème ?
Qu'aurais-tu fait, mère au front d'or,

Si c'eût été quelque poète
Qui jamais derrière un troupeau
N'a gravi le flanc du coteau,
Et jamais n'a vu de tempête ?

Tu l'aurais sans doute tué
Dans un grand craquement de chênes,
De châtaigniers, de pins, de frênes,
Puisque tu m'as moi-même hué.

PÉGASE

Un paysage aride et pareil à mon âme...
Un horrible toit noir, un mouton qu'une femme
Paît sous un mur croûlant, des cimes, des rochers
Qui paraissent ce soir des êtres ébauchés,
Et sur cette étendue un jour gris qui recule,
Encore un jour qui meurt, encore un crépuscule.
La femme et le mouton vers la maison s'en vont,
Et voici qu'au sommet d'un coteau sombre et rond,
Apparaît lentement, risible et misérable,
Un vieux cheval pelé qui regagne l'étable.
Avec peine il gravit la rampe, et je crois voir
Un Pégase fourbu, cheminant dans le soir,
Sans ailes, trébuchant sur la tranchante arête
De la colline en balançant sa lourde tête,
Et marchant dans le soir hivernal et le vent,
Vers la lune qui sort d'un nuage de sang.

RÉSIGNATION

Oui, tu voudrais aller à cheval et lauré,
Dur profil militaire au mur du soir doré,
Nu-tête et cuirassé de bronze noir que drape
La pourpre aux plis sanglants d'une flottante cape.
Passer entre les rangs des vétérans épars
Endormis dans la nuit autour des étendards,
Ruer les lourds canons et les cavaleries,
Apparaître au galop aux portes des patries,
Avec de hauts dragons sur leurs chevaux cabrés,
Hérisser le couchant de drapeaux lacérés,
Faire monter la lune entre les bois des piques,
Être le maître taciturne des paniques,
Le terrible pasteur d'un lourd troupeau brutal
Aux yeux fixes et froids, descendre de cheval
Et marcher sous la pluie après une bataille.
Victorieux, pensif, avec ta haute taille.
Et tu voudrais encor, grand tribun souverain,
Laisser, un jour troublé, de ta bouche d'airain,

Tomber ces mots brûlants qui frappent au visage
Comme les gouttes d'eau d'un sombre et tiède orage.
Ou, poète célèbre au laurier toujours noir,
Être montré du doigt quand tu marches le soir.
— Non. Les soldats sont morts et l'antique Victoire
N'a plus d'ailes, le mur sonore de l'histoire
On ne l'aperçoit plus, car rostres et tréteaux
Sont dispersés dans l'herbe où broutent les chevreaux.
Mais, gagne ta maison sous les ramures basses,
Aime ce vieux sentier où chaque jour tu passes,
Mange en automne sous ta treille un pain amer,
Noir comme une ombre et seul, cependant que l'éther
A l'air de se creuser derrière les étoiles.
Si les filles, près du moulin, lavent leurs voiles
Ne les regarde pas trop longtemps, pauvre ami,
Et si, t'étant, l'été, dans l'auberge endormi,
Tu t'éveilles avec quelques brusques pensées,
Tu sais, un souvenir de ces choses passées,
Et que l'on croyait loin et qui viennent parfois,
Plus vivantes et plus terribles, dans les bois,
En soupant, quand on rit, quand la pluie est légère,
Quand, devant sa maison, dans le bourg, une mère,
A travers la soirée au silence vermeil,
Appelle son enfant qui porte un nom pareil
A celui dont on la nommait, sors sur la route.
Elle brûle, tant pis, va-t-en tout seul, écoute
La cigale, le vent qui rebrousse le pin,
Suppute aux ceps chargés la récolte de vin,

Parle au prêtre vieilli qui lit ses évangiles,
Et regarde ce mur qui s'écroule et tranquilles,
Ce châtaignier toujours le même et ce berger
Qui, dans son manteau brun qu'un souffle fait bouger,
Les yeux à l'horizon où la clarté recule,
Sent en lui s'apaiser un autre crépuscule.
Vois-tu, nul ne sait bien ce qu'il a dans le cœur...
Tout est si vague, tout est si triste : douceur,
Désirs, joie ou regrets, pluie ou vent, c'est la vie.
Cette feuille demain sera toute jaunie,
Et nous ne savons rien, — il pleuvait ce matin,
Maintenant les rosiers ont chaud dans le jardin
Où chaque rose a l'air d'un corsage qui bâille...
Le ciel des soirs, délicieux et bleu, défaille,
Encore un beau couchant. encore un jour enfui ;
Rentrons ; dans la pâleur de la lune qui luit
Sur l'épaule du mont comme le flanc d'une urne,
Sous les arbres emplis de mystère nocturne,
Nous souperons et l'ombre effacera nos mains,
Nos visages, les fruits. Rentrons, tout va se taire,
Et chacun écoutant les brebis aux chemins,
Entendra mieux les coups de son cœur solitaire.

XXI

Par cette après-midi tiède et bleuie, Automne,
Après m'être égaré dans l'ombre des sentiers,
Je me suis allongé sur un roc qui couronne
Le mont tout frémissant de sombres châtaigniers.

Les lourds balancements de leurs fronts centenaires
Déferlaient largement avec un bruit amer,
Le vent laissait dormir à leurs pieds des bruyères,
Et je les entendais comme on entend la mer !

Les yeux presque fermés j'ai vu des paysages.
— Que vous étiez petits, dans vos champs, laboureurs ! —
J'ai vu, formant le fond de ces tableaux sauvages,
Des sommets blancs de neige où flottaient des vapeurs.

J'ai vu, ce que j'ai vu je ne sais pas le dire.
Comment faire tenir dans un vers ces vallons,
Ces cirques, ce silence et ces oiseaux qu'attire
Un nuage voguant sous les azurs profonds ?

Le vertige m'a pris, et les cimes plus vagues,
Les larges horizons, le bleu pesant des cieux,
Les arbres écumant comme de hautes vagues,
Ont tourné lentement, lentement dans mes yeux.

Et j'ai cru que le mont, sur sa coupe de pierre,
M'offrait au ciel, m'offrait au monde, dédiant
Mon grand corps étendu de rêveur solitaire
Aux abîmes, aux bois, à ce soir rougeoyant.

A PIERRE DE QUERLON

Un orage nocturne écrase mon toit noir,
Et vous, mon pauvre ami, vous êtes mort ce soir.
Il fait lourd, il pleut fort, je suis las, c'est la vie...
A mes pleurs s'est mêlée une goutte de pluie,
Derrière moi, celle que j'aime, en s'endormant
A soupiré dans l'ombre et gémi doucement ;
Quelques couples, surpris par la soudaine ondée,
Rient traversant la place à présent inondée ;
Une rose s'effeuille en parfumant encor
Ma chambre tiède, et vous, ami, vous êtes mort.
Naguère, nous parlions de choses bien-aimées,
Je vous portais mes vers comme un faix de ramées,
Nous soupions en nous regardant, et, brusquement,
Vous me laissez et vous partez... Que maintenant
Vous devez être loin de cette nuit d'orage !
Et dire que demain, avec votre visage
Qui souriait et tout cela que vous aviez,
On vous enterrera ; vous n'aurez ni papiers,
Ni livres, ni tableaux, et votre vieille table
Qui ne vous verra plus dira : « Le maître aimable

Est donc parti bien loin qu'il ne vient plus à moi ! »
Malgré l'été naissant vous allez avoir froid,
Car la terre demain sera toute mouillée.
Et moi qui reste ici je verrai la feuillée,
Je vivrai, j'aimerai, je pleurerai demain ;
Je marcherai, tenant la blanche et belle main
De mon amie, et les sentiers seront pleins d'ombres,
La lune penchera sur les épaules sombres
Des monts diffus son rond visage d'argent clair.
Je souperai sous les lauriers, respirant l'air
Qui s'arrêta là-bas sur ma vigne bleuie,
Je connaîtrai la joie et la mélancolie,
Et peut-être j'aurai quand je viendrai vers vous
Une tête de vieux aux cheveux blancs et doux.
— Vous me direz : « Voici le funèbre domaine.
Ce mort qui va tout seul près de cette fontaine,
C'est Virgile ; souvent, je l'aperçois rêver ;
Il m'a parlé le soir où je suis arrivé… »
Et vous me guiderez au pays taciturne.
Pauvre mort ! A présent, de l'orage nocturne
Il ne reste plus rien mais il doit être tard.
Bien qu'il ne pleuve plus, les frondaisons du parc
Font sur le sol un bruit monotone d'averse,
Chaque arbre est en silence et chaque feuille verse
Ce qu'elle a recueilli de l'orage qui fuit.
Les lisières demain auront des coquelourdes…
Mais vous, dans l'infini plein de ténèbres lourdes,
Avez-vous bien dormi votre première nuit ?

XXIII

Élle dort, elle est blanche, elle sourit un peu.
Tu vois briller ses dents, tu vois un éclair bleu
Qui passe entre ses cils abaissés sur sa joue,
Le vent frais du matin dans ses cheveux se joue;
Des roses, des blancheurs de colombe; c'est bien,
Mais, sache mon ami que tu n'aperçois rien.
Et comment pourrais-tu, penché sur les mers glauques,
Voir les monstres d'argent, la mâture et les coques
Des navires sombrés qui reposent au fond
Immobiles, et qui dans les ténèbres, font
Un port d'où nul voilier vers le soir n'appareille?
A l'eau mystérieuse elle est toute pareille,
Et tu saurais plutôt courbé sur ton jardin,
La forme qu'ont d'abord les racines du pin,
Puis plus bas la couleur des sources souterraines,
Puis l'éclat des métaux dans leurs boueuses gaines,
Oui, tu saurais plutôt tout cela, mon ami,
Que si tu te penchais sur ce corps endormi,
Essayant d'en saisir la molle rêverie. —
C'est peut-être un sous-bois, peut-être une prairie

De marguerites décorée. Elle passait,
Les yeux noyés au ciel changeant, un bras pressait
Sa taille qui pliait et s'abandonnait toute.
C'est peut-être une auberge au bord de quelque route,
De leur chambre on voyait la lune et les bois sourds;
De ses lèvres de femme elle disait : « Toujours ! »
Et puis, il est peut-être une chose inconnue,
Qui ferait qu'éveillant cette dormeuse nue
Tu la repousserais vers le matin léger,
Et tu la poursuivrais au fond de l'avenue
En lui jetant les fruits de ton petit verger.

XXIV

Quand je dis : « Une feuille morte
Tombe dans l'air un peu mouillé ;
Tout seul près de mon banc rouillé,
J'ai mangé mon pain sur ma porte.

« Un soir d'éclairs illuminé,
J'ai sommeillé dans la pinède ;
Ce vin était amer et tiède
Que je bus à l'estaminet. »

Quand je dis : « Oui, c'était l'automne,
Mais elle n'avait pas quitté
Les mousselines de l'été,
Malgré la saison monotone.

« Beau soir vers d'autres envolé,
Belle heure sous ces belles branches,
Je voyais à travers ses manches
Son bras rond à peine voilé ! »

Oh ! chacun de ces mots me blesse ;
Mais personne encore n'a vu,
Bien que chacun soit pauvre et nu,
Qu'ils sont terribles de tristesse !

PORTRAIT

A Mlle Léontine Ersaut.

Je suis debout dans le jardin où meurt le soir.
Haute est ma silhouette en mon long manteau noir,
Un arbre à mon front nu tend une branche sombre.
Je suis très grand; la lune au sol projette l'ombre
De mon corps jusqu'au puits où s'incline un laurier ;
Ombre de voyageur, de moine ou de guerrier,
A cause des plis durs de mon manteau rustique.
Le jardin familier, volontiers bucolique,
Est grave et noble de m'avoir au premier plan.
Malgré que le gravier soit de rayons tout blanc,
On ne voit pas mes traits, mais on sent que la vie,
Les regrets et l'amour, et la mélancolie
M'ont pour jamais sculpté quelque masque hautain
Et résigné. La nuit fait trembler la colline,
Et le bras replié, je tiens dans une main
Mon chapeau, mon bâton et mon vieux Lamartine.

LE DERNIER SOURIRE

La clarté de mon jour se fonce et n'est qu'une ombre ;
D'un orageux matin mélancolique et sombre
Voici, bleu, calme et pur le tiède soir venir.
Mon jour derrière moi n'est plus qu'un souvenir...
J'avais fini... Pourquoi ces dernières faiblesses ?
Est-ce à cause d'un vol à l'horizon lointain,
Du printemps lourd d'odeurs et d'antiques mollesses ?
Est-ce à cause, ô mon cœur, de cette blanche main
Qui verse une eau d'argent à ces roses nouvelles,
Des rebords de mon toit gazouillant d'hirondelles ?
Je ne sais, me voici devenu plus humain ...
J'ai taillé ce miroir pour y pouvoir sourire
Avec un peu de gravité par ce beau soir ;
Pour unir mes pipeaux j'ai pris une autre cire,
Ayant sur un genou brisé mon roseau noir,
Loin des cyprès amers et des lauriers orphiques,
Fuyant les verts rameaux funèbres ou lyriques,

Sous les bourgeons de mai je suis venu m'asseoir.
Les faunes vont danser sur l'herbe de l'orée.
Haute vague de nuit, la montagne est dorée
De l'approche hésitant de la lune, et là-bas
Une étoile frissonne, il fait bleu, l'heure est douce,
Et suivi par les vents parfumés de lilas,
Je rentre à pas légers sur la naissante mousse.

Mai 1904.

LA STATUE SOUS LE LAURIER

Je n'y vois presque pas et le monde est tranquille.
J'ai si longtemps pétri cette sanglante argile,
Qu'à présent qu'elle sèche à mes ongles, je crois
Qu'une invisible main a serré tous mes doigts.
Muse, je ne sais pas ce que j'ai fait dans l'ombre.
La lune s'est cachée et mon ouvrage est sombre
Et vague sous le toit d'un branchage penché.
Sur l'herbe de l'automne où mon grand corps couché
Frissonne un peu, j'attends que le vieux mont s'allume
Et rejette aux ravins son faix tremblant de brume.
Muse, je ne sais rien car là-haut rien ne luit.
J'ai marié la glaise avec la vaste nuit,
Avec le vent soufflant ses désirs de voyages
Aux arbres amarrés aux mêmes paysages.
Quand j'ai sculpté les yeux, la rosée a mouillé
La terre et je crois bien qu'un feuillage rouillé
S'est pris dans les cheveux que modelait ma paume.
Est-ce la grande enfant qui dans ma vie embaume

Comme la rose mûre à son large chapeau,
Avec ses yeux de ciel, de violette et d'eau,
Dans ce coin du jardin qu'un laurier fait illustre,
Est-ce un faune barbu flûtant sur un balustre ?
Est-ce mon buste que depuis hier au soir
Je caresse muet, patient, sans le voir,
Pour que, sur une place où coule une fontaine,
Quelque porteuse d'eau, dans les temps se souvienne
Que je vivais jadis et que je sus parfois
Donner aux visions que j'eus au coin des bois,
Dans les jaunes vergers illuminés de pommes,
Une forme sensible aux pauvres yeux des hommes ?
Je ne sais pas ; femme aux yeux bleus, sylvain poussif
Et tout ridé de joie, ou poète pensif,
Le labeur inconnu de cette nuit d'automne
Viens le chercher dans mon jardin, je te le donne.
Peut-être est-ce très beau ! Tout est noir et tout dort...
Me suis-je pas trompé ? Le bloc de terre d'or
Était dans ma maison près de mon bloc de cire.
Ah ! j'ai peur maintenant d'entendre ton grand rire,
J'ai peur de la clarté qui va monter du jour,
Et je voudrais savoir, dans la nuit immobile,
Si la glaise vraiment étreint mon pouce gourd
Et si j'ai bien choisi le bloc de belle argile !..

Paris — La Grand'Combe.
(Juillet 1903 — Septembre 1904.)

TABLE

I

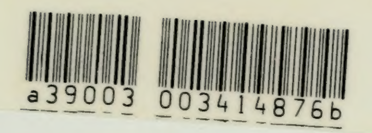
II

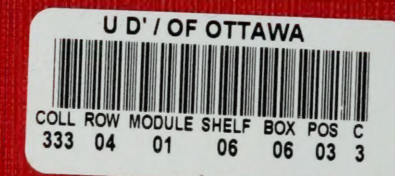
III

LYON

Imprimerie A. STORCK & Cie

8, Rue de la Méditerranée


a39003 003414876b



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 06 06 03 3